

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité irrégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

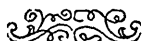
POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

CINQUANTE-SIXIÈME NUMÉRO

JUIN 1895



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, IMPRIMEURS-RELIEURS, 421 RUE ST-PAUL

1895

---

*Permis d'imprimer :*

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

---

# L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE <sup>(1)</sup>

## VIE DU P. NEMPON

### CHAPITRE X

#### LE DÉPART — PREMIÈRES RÉFLEXIONS

La récitation de « l'*Itinéraire*. » — A Marseille. Notre-Dame de la Garde. — La bénédiction des missionnaires. — Emotion du départ. — Prière à la mère du ciel pour la mère de la terre. — Adieu, France, adieu ! — Plus de terre ! — Le *Djemnah* : son équipage et ses passagers. — La première épreuve. Résignation et prière. — Une tempête. — La barque de Pierre et l'Église. — Vers les rives de Chine ! — Pourquoi la joie succède à la tristesse.

“ On n'est pas séparé quand on s'est dit : à Dieu ! ”

Dès sa première lettre, le Père Nempon exprime cette pensée sur laquelle il devait revenir avec une pieuse insistance : « Vous voudriez pouvoir causer avec moi, dit-il à sa mère. Et moi donc, chère maman ? Que voulez-vous ? c'est impossible. Recueillons les mérites de ce sacrifice, et plus que jamais, soyons unis en Dieu : il sera pour nous le plus aimable des interprètes, le plus fidèle des intermédiaires. Mon cœur était bien gros en quittant Paris, car Paris, c'était vous. Bientôt, je pris le dessus, et m'écriai comme autrefois : « Vive Dieu et vive la joie quand même ! »

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 51 p. 550, octobre 1893 ; No 52, p. 587, février 1894 ; No 53, p. 703, juin 1894 ; No 54, p. 799, octobre 1894 ; No 55, p. 13, février 1895.

« Puis, tous ensemble, nous chantâmes le « *Te Deum*, » offrant  
« à Dieu ces prémices de nos souffrances, et le remerciant  
« une fois encore de nous avoir appelés à procurer sa gloire  
« et le salut des âmes. »

Les missionnaires récitèrent ensuite « l'*Itinéraire*, » belle prière que l'Eglise place sur les lèvres des voyageurs. Cette formule prenait en ce jour une signification toute particulière. « *In viam pacis*. Que Dieu nous dirige dans la paix et « la joie ! qu'il soit notre guide jusqu'à la terre promise du « Tonkin, comme il fut la lumière des Mages, nos prédéces- « seurs et nos modèles dans l'apostolat ! Oui, Seigneur, « soyez notre consolation, notre soutien, afin que nous arri- « vions heureusement au but de notre voyage, et enfin, un « jour, au port du salut éternel ! » Une parole de cette touchante prière sollicite la grâce d'un heureux retour. Elle exprime le souci le plus ordinaire des voyageurs, mais nos missionnaires ne la prononcèrent que du bout des lèvres : leur cœur ne demandait pas le retour. Aux personnes qui lui avaient dit : « *Au revoir*, » l'abbé Nempon avait répondu : « Non, non ; c'est « *adieu* qu'il faut me dire. Je suis à jamais « Tonkinois ; je dois vivre et mourir au Tonkin. »

A Marseille, le P. Nempon descendit chez les Dames de Béthanie, pieuses femmes qui se sont constituées les humbles servantes des missionnaires, exerçant vis-à-vis des apôtres de Jésus-Christ, le rôle de dévouement et de charité que Marthe et Marie remplissaient auprès du divin Maître. A peine se fût-il reposé quelques instants, qu'il courut au port voir son navire, le *Djemnah*, qui serait « tout pour lui « sur terre, ou plutôt sur mer, jusqu'au moment où il débar- « querait sur la terre des Missions. » Le soir, malgré les fatigues du voyage, il prit sur son sommeil pour écrire à sa mère, lui souhaiter « bon courage » et la remercier de la générosité avec laquelle elle avait partagé son sacrifice : « Merci de votre consentement, merci de votre bénédiction ! « Ah ! qu'ils sont plus éprouvés que moi ceux de mes con- « frères, dont les parents se sont récriés contre l'appel de « Dieu au point de refuser leur bénédiction à un fils mission- « naire. Il en est pourtant. Quelle privation ! Quelle douleur !

« Je frémis rien que d'y penser. Pour moi, l'assurance de  
« votre entière approbation me sera dans tous mes travaux  
« et dans toutes mes peines la plus douce des consolations  
« et le plus puissant des encouragements. Merci, bonne mère,  
« mille fois merci ! Je sens combien il a dû vous en coûter ;  
« je le sens à ma propre douleur. Que Dieu vous donne de  
« persévérer dans ces sentiments, et notre sacrifice méritera  
« des grâces de salut aux pauvres Infidèles que je veux, que  
« nous voulons, n'est-ce pas, sauver tous deux. Je ne vous  
« dis pas mon amour : le temps me manque et je n'en fini-  
« rais pas. La nuit avance, et, bon gré, mal gré, je succombe  
« à la fatigue. Qu'il vous suffise de savoir que s'il peut croi-  
« tre encore, il grandira en raison même des distances.  
« Quand je mets la main sur mon cœur, puis-je dire avec  
« Théophane Vénard, je trouve qu'il bat plus fort au loin  
« qu'auprès (!). »

Le lendemain l'enfant de Notre-Dame des Dunes se rendit en pèlerinage à Notre-Dame de la Garde, dont le pieux sanctuaire lui rappela la « Petite Chapelle » de Dunkerque. Du haut de ces rochers où trône la Vierge, Etoile des mers, le missionnaire français promena un long regard sur cette France qu'il devait quitter, vers ce Tonkin qu'il désirait évangéliser ; puis, se jetant à genoux, il conjura Marie, sa Mère du ciel, de veiller d'une providence plus attentive sur tous ceux qu'il abandonnait à son amour, et de le garder lui-même à travers les péripéties du voyage et les épreuves de l'apostolat.

Le dimanche 12 avril, jour fixé pour l'embarquement, le P. Nempon célébra la sainte messe chez M. Germain, bienfaiteur insigne, dont la maison est devenue la Procure des Missions. Digne des chrétiens qui se faisaient un honneur de recevoir l'apôtre saint Paul sous leur toit hospitalier, ce vaillant catholique voulut servir lui-même la dernière messe du jeune apôtre sur la terre de France.

Bientôt les confrères présents à Marseille vinrent prendre les partants qu'ils accompagnèrent jusqu'au *Djemnah*. Sur

---

(1) *Vie et correspondance de Théophane Vénard*, p. 174.

le pont du navire se pressait une foule nombreuse, composée de curieux et aussi de pieux fidèles, qui venaient témoigner leur sympathie aux apôtres de la Chine et du Tonkin. Les conversations s'engagèrent rapides et serrées : on voulait emporter la dernière parole d'un missionnaire. Au premier signal du départ, tous se mirent à genoux, et les partants donnèrent à leurs frères et à leurs amis une suprême et dernière bénédiction. Un second coup de sifflet partit de la dunette, et les passagers restèrent seuls. Il était dix heures du matin.

« J'étais bien triste, écrit le P. Nèmpon à la première page de son *Journal*. Trois fois déjà j'avais quitté les personnes qui me disaient adieu pour aller cacher mes larmes, car mon cœur débordait. Je sentais toute la réalité de mon sacrifice. Je n'étais plus sur la terre de France ; je n'y étais relié que par une dernière amarre, et ce dernier lien allait se rompre. Je pensais à ma mère, à son amour, à ses sacrifices, à la souffrance poignante qu'elle devait ressentir en ce jour, à cette même heure. J'ai pleuré, et je n'en rougis pas, puisque c'est à ma mère que je le dis ; oui, j'ai pleuré, et ces pleurs, versés au moment où je quittais ma patrie et ma mère, seront un gage, bien inutile d'ailleurs, de mon affection toujours plus vivante et plus tendre. » — « J'avais le cœur bien gros en quittant Marseille, écrit-il à un ami, car Marseille pour moi, c'était la France, c'était Paris, c'était Dunkerque ; c'était mon frère, c'était ma mère, c'était vous ; c'était tout pour moi ici-bas ! Dieu me pardonnera, lui qui nous a fait un commandement exprès d'aimer nos parents, lui qui a pleuré sur son ami Lazare !

« Un troisième coup de sifflet retentit, plus aigu pour nos cœurs que la lame d'un poignard. Nous étions partis. En ce moment de souffrance plus grande, j'ai levé les yeux vers Notre-Dame de la Garde. Consolatrice des affligés, lui disais-je, soyez la consolatrice de ma pauvre mère ; je ne lui ai occasionné que des souffrances ; vous, au moins, donnez-lui le bonheur : soyez la cause de sa joie en même temps que la consolatrice de ses peines.

« Au sortir du port de la Joliette, le navire fut salué par une immense clameur qui domina le tumulte des flots con

« tre les rochers : « Vive la France ! » nous criait-on.  
« C'était une ovation aux trois cents soldats embarqués avec  
« nous en destination du Tonkin. Et nous de répondre comme  
« un écho puissant : « Vive la France ! » Bientôt le *Djemnah*  
« secoua son panache de fumée, comme le coursier sa cri-  
« nière, et gagna le large. Le moment était venu de se placer  
« sous la garde de Marie, l'Etoile des mers. Les mission-  
« naires, debout sur l'arrière du *Djemnah* et les yeux tournés  
« vers la terre de France, entonnèrent l'*Ave maris stella* ! »

Quelques heures après la « douce France » disparaissait dans la brume. En vain leurs yeux cherchaient à la découvrir dans l'horizon lointain ! Ils ne devaient plus la revoir !  
« Plus rien que le mouvement monotone du bateau et le bruit  
« du flot qui se brise contre le *Djemnah*. Quel vide immense  
« se fait dans le cœur ! Oh oui, la nature a horreur du vide ;  
« je ne l'ai que trop éprouvé. Heureusement la foi est là qui  
« supplée, et le vide ne tarde pas à se combler par cette con-  
« solante pensée que Dieu est partout et qu'il est surtout  
« fidèle à son petit missionnaire. « Dieu et les âmes ! » Que  
« de fois n'ai-je pas écrit ces mots sur mes copies ! Ajour-  
« d'hui j'en pénètre tout le sens, et je comprends combien  
« il fait bon de se donner à Dieu, de s'abandonner à sa  
« divine Providence. L'insecte est bien petit sur la branche,  
« le passager est perdu sur notre vaste *Djemnah*, le *Djemnah*  
« lui-même est moins encore sur la mer immense ; mais,  
« qu'est-ce que l'homme vis-à-vis de Dieu ? Et pourtant Dieu  
« s'occupe de nous, il veille sur nous. Ah ! vraiment, il faut  
« que le bon Dieu soit bien bon pour s'occuper d'une aussi  
« misérable créature ; je suis touché de tant d'amour et je  
« veux répondre à cet excès de sa bonté par une confiance  
« toute filiale et un dévouement sans bornes. Oui, mon Dieu,  
« je n'ai plus que vous et je suis tout à vous. »

L'immensité de la mer ne l'effraie plus. Il la contemple même avec un certain ravissement. « Je n'avais jamais aussi  
« bien vu la mer. Dieu sait pourtant si j'ai visité souvent la  
« plage de Dunkerque ! Je n'avais jamais mieux compris la  
« fameuse épithète de Virgile « *immensum æquor*. » Elle est  
« véritablement immense, cette mer qui n'a d'autres limites



« que le bleu du ciel. Le ciel et l'eau, l'eau et le ciel ; pour  
« varier, c'est toujours la même chose. « *Cælum undique et*  
« *undique pontus,* » puis-je m'écrier avec le vieux père Enée.»

Le *Djemnah* s'avance, sans se laisser émouvoir par la vague qui s'acharne contre ses flancs. « Il se comporte bien  
« notre *Djemnah* ! C'est un véritable rocher ambulante qui  
« semble défier la fureur de l'Océan. Il mesure 120 mètres  
« de long sur 30 de large ; la machine est de 600 chevaux.  
« Le service est fait, sur le pont, par des marins français, à la  
« machine, par des Arabes, des Indiens et des Malais, et à  
« l'intérieur par des Chinois. Si tous les Chinois ressemblent  
« à ce type, triste race ! Mais leurs âmes sont belles, et,  
« quand bien même mes Tonkinois devraient ressembler à  
« ces vilains Chinois, je les aimerais tout de même. Quant  
« aux officiers, ils sont charmants au delà de toute expres-  
« sion, le commandant surtout. »

Ce dernier s'était acquis la reconnaissance du P. Nempon et de ses confrères, en mettant à leur disposition une cabine pour y célébrer la sainte messe. Ainsi le divin Maître viendrait chaque jour consoler l'exil de ses apôtres et soutenir leur courage. Le dimanche, si le temps le permettait, on dresserait sur le pont du *Djemnah* un autel dont le drapeau national formerait la plus riche décoration. « Dieu est avec  
« nous, s'écrie le P. Nempon, se félicitant de ce double suc-  
« cès, oui, Dieu est avec nous, et c'est sous sa divine égide  
« que nous portons la civilisation et la foi à cet Orient d'où  
« nous est venue la lumière. Puisse l'Occident, puisse la  
« France ne pas subir les mêmes vicissitudes et rester à ja-  
« mais le champion du Christ, le sergent de l'Eglise ! »

Le jeune missionnaire n'avait pas joui de la consolation de célébrer le saint sacrifice dans sa modeste chapelle, que déjà une souffrance nouvelle venait ajouter à son épreuve. « Le  
« dimanche soir, raconte-t-il, comme je rêvais à la France,  
« les coudes appuyés sur le bastingage du *Djemnah* et la tête  
« entre les deux mains, je sentis un coup d'air qui me prit  
« à la gorge. Force fut de me coucher. A deux heures de la  
« nuit, je me réveille la gorge en feu, en proie à une fièvre  
« brûlante. Avec un calme qui eut fait envie aux stoïques de

« la vieille Rome, j'attends le signal réglementaire. Trois  
« heures se passent, trois heures, longues comme trois éter-  
« nités ! C'en était trop ; je n'en pouvais plus. J'essaie de  
« me lever. Efforts inutiles. Je recommence jusqu'à trois fois,  
« inutile encore, inutile toujours : je ne pouvais prendre  
« pied. J'en étais navré. Malade dès le premier jour ! quel  
« triste présage ! A sept heures, mes confrères sont autour de  
« moi, comme de vrais frères, pleins de sympathie et de  
« prévenance. Ils courent chercher le médecin du bord.  
« L'Esculape arrive, entre, m'examine sur le pouls et la lan-  
« gue, il tâtonne, comme dit la chanson, et rend son verdict :  
« Inflammation des amygdales. » Rien quoi ! mais un de ces  
« riens qui font souffrir. Cette maudite fièvre dura deux longs  
« jours et m'empêcha de voir Naples. Je préfère encore avoir  
« été malade que « voir Naples et mourir, » car je veux me  
« réserver pour mes Tonkinois. Vingt-deux printemps, c'est  
« si peu ! »

Cette dernière pensée lui rappelle plus vivement le souve-  
nir de sa mère. « Oui, il y a vingt-deux ans, c'était ma bonne  
» mère qui balançait doucement mon berceau. Je ne m'en  
« souviens guère ; mais ce que je sais, c'est que la mer Médi-  
« terranée m'a bercé d'une façon qui était autrement rude.  
« Je sentais bien que ce n'était pas vous. »

Cette résignation, cette gaieté qui perce jusque dans son  
style, le P. Nempon la puisait dans les vues d'une foi aussi  
simple que profonde. « Vive la joie, toujours et quand même !  
« reprend-il. Souffrir, c'est le commencement de la vie apos-  
« tolique ; c'en est même, je crois, le commencement, le mi-  
« lieu et la fin. O souffrance, il faut vraiment que tu sois  
« bien belle de ta nature, bien précieuse par tes résultats,  
« pour qu'un Dieu soit descendu sur la terre dans le but de  
« souffrir ! Qui a plus souffert que Notre-Seigneur Jésus-  
« Christ ? Il est venu au monde dans la pauvreté de la crè-  
« che à Bethléem ; il a vécu de la vie de l'ouvrier à Nazareth ;  
« il a été rebuté de tous à Jérusalem ; enfin, il a subi sur un  
« gibet infâme l'horrible supplice de la croix. Et pourtant  
« Jésus-Christ était Dieu. Encore une fois, qu'elle est belle  
« cette souffrance par laquelle Jésus-Christ a vaincu le dé-

« mon, sauvé le monde, fermé l'enfer et ouvert le ciel ! Souf-  
« france, souffrance que tu me parais délicieuse ! Notre cher  
« Théophane avait bien raison quand il chantait :

Pour être heureux il faut souffrir,  
Et pour vivre il nous faut mourir.

« Moi aussi j'aime la souffrance ; mais, hélas ! quand il  
« s'agit de souffrir, je me sens si faible ! » — « O mon Dieu, »  
« poursuit-il dans une prière vraie et digne d'un disciple de  
la croix, « ô mon Dieu, donnez-moi la force de souffrir, car  
« je veux souffrir : je veux souffrir sans murmure, sans fai-  
« blesse, pour appliquer à mes chers Tolkinois les fruits de  
« votre vie et de votre mort. Vous avez dit un jour : « Mon  
« Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi, mais avant  
« tout que votre volonté soit faite ! » Votre prière est la mien-  
« ne, ô mon Maître : *Fiat !* Oui qu'elle soit faite en moi cette  
« sainte volonté du bon Dieu, quelle s'accomplisse entière-  
« ment, et toujours, quoi qu'il doive m'en coûter ! Et si je  
« suis le grain de froment choisi pour être l'hostie destinée à  
« votre divine justice, ah ! Seigneur, je vous en bénis mille  
« fois, et c'est de tout cœur que je veux être pressé, moulu,  
« réduit en poussière pour votre gloire et votre amour, ô mon  
« Dieu, et pour le salut des âmes qui vous sont si chères ! »

Ainsi les moindres circonstances lui sont une occasion  
d'affirmer la vivacité de sa foi, la sincérité de son amour, la  
générosité de son sacrifice, et de révéler, sans qu'il s'en  
doute, la sublime beauté de son âme d'apôtre.

Ces graves pensées ne le rendent pas indifférent aux di-  
verses péripéties du voyage. L'état de la mer, la direction  
du vent, la température, les incidents du bord, tout l'intéres-  
se et lui est un sujet de réflexions qu'il confie régulièrement  
à son *Journal*. « Aujourd'hui, la Méditerranée est très grosse,  
« très houleuse, remarque-t-il ; il pleut par torrents, il vente  
« à décorner les bœufs et à précipiter dans les flots les vaches,  
« chèvres, moutons, oies, coqs, poules, en un mot, tout le  
« monde volatile et quadrupède destiné à notre boucherie. »  
Son âme poétique se complait davantage dans les grands

spectacles de la nature. « Que de fois, » poursuit-il, voulant faire partager à sa mère et à son frère l'émotion esthétique qu'il éprouve, « que de fois, Emile et vous, avez essuyé sur le rivage de Dunkerque la fureur des vents et des tempêtes ! C'est beau pourtant, n'est-ce pas ? Oui, c'est beau à ne pouvoir le dire. Et bien ! le vent en pleine mer a quelque chose de plus grandiose : on sent qu'il règne là en maître, ce terrible aquilon. Tantôt, sous son effort, la mer se gonfle et semble vouloir escalader le *Djemnah* ; tantôt, elle se creuse et entr'ouvre de profonds abîmes où tout paraît devoir s'engloutir. C'est terrible, mais c'est grand, c'est beau ! *Mirabiles elationes maris*. Sur le pont, tout s'agite et tout tremble. Le vent siffle à travers les cordages et fait un vacarme qui n'est pas sans harmonie : c'est comme une harpe immense qui chante un hymne d'adoration au Dieu de la nature.

« Le *Djemnah*, objet des fureurs de l'Océan, » poursuit le P. Nempon, s'élevant à un ordre d'idées supérieur, « m'a fait penser à l'Eglise toujours en butte aux fureurs de l'Enfer. Ainsi la barque de l'Eglise, ayant pour pilote le vicaire de Jésus-Christ, poursuit sa route, sans crainte et sans relâche, vers le port de l'éternité. Le schisme, l'hérésie, l'apostasie, sont autant de vagues impuissantes qui viennent se briser sur ses flancs.

« Que d'autres ont passé sur cette même Méditerranée ! les Grecs, les Phéniciens, les Romains, les Carthaginois et les Croisés, nos aînés dans l'apostolat. Ils ont sillonné ces mers dans tous les sens, et, pour lutter contre les vents et les tempêtes, ils n'avaient pas nos vaisseaux de fer et notre puissante vapeur. Ah ! les Croisés ! Ils étaient autrement généreux que nous. Ils étaient terribles sur les champs de bataille ; mais, sous leurs armures d'acier, ils portaient une âme sensible et compatissante. Ils avaient les larmes plus faciles que nos faux braves d'aujourd'hui, et ils ne rougissaient pas de l'émotion de leur cœur. Ils pleuraient à l'idée du tombeau de Jésus-Christ resté aux mains des Infidèles ; ils pleuraient à la pensée de la patrie, du fief et du château qu'ils avaient abandonnés ; ils pleuraient

« surtout, au souvenir d'une épouse ou d'une mère tendre-  
« ment aimées qu'ils avaient laissées derrière les murs du  
« vieux donjon. Ils pleuraient, c'est vrai ; mais ils n'en par-  
« taient pas moins sur ce simple mot d'ordre : « Dieu le  
« veut. »

« Eh bien ! moi aussi, et nous tous missionnaires, nous  
« sommes les Croisés du dix-neuvième siècle. Nous aussi,  
« nous avons pleuré, mais, nous aussi, nous avons dit : « Dieu  
« le veut ; » et, sur cette parole, nous sommes partis loin, bien  
« loin. Je ne rougis pas de mes larmes, que nos bons cheva-  
« liers avaient raison d'appeler « *le sang de l'âme,* » car une  
« larme, voyez-vous, c'est la goutte de sang arrachée au cœur  
« par l'émotion et la douleur. J'ai pleuré comme ces braves ;  
« il ne me reste plus qu'à mourir comme eux, en versant, s'il  
« le faut, tout le sang de mes veines : ce que je désire sincè-  
« rement, et ce que j'entends faire sans faiblesse. »

La journée du 18 avril avait vu s'apaiser la tempête.  
« Plus de roulis, plus de tangage : l'air est calme, la brise  
« est tiède, le ciel est serein et tout brillant de lumière. Vous  
« ne pouvez vous en faire une idée, habitués que vous êtes  
« au ciel brumeux du Nord. Vraiment c'est un jour de résur-  
« rection. Mon âme est aussi sereine que le ciel que je con-  
« temple. J'ai tout oublié, fièvre, mal de mer, vent, tempête ;  
« je ne me souviens plus de rien, sinon que je suis un petit  
« missionnaire que le bon Dieu envoie au Tonkin, et je fre-  
« donne gaiement :

<sup>4</sup>  
Vers les rives de Chine  
Voguons doucement, oui, voguons en chantant ;  
Pour nous les vents sont si doux.....

« Il est étrange qu'une même idée puisse inspirer des sen-  
« timents si différents. On dit qu'une même source ne peut  
« fournir qu'une eau de même nature, qu'un même arbre  
« ne peut produire que des fruits de même qualité, et pour-  
« tant !... Aujourd'hui je suis heureux comme le petit  
« oiseau qui vient se poser sur le bastingage. Pourquoi ?  
« Parce que je suis missionnaire, parce que je suis pour les

« païens le messager de la bonne nouvelle, comme mon petit  
« oiseau est pour nous le messager d'une terre prochaine. Et  
« demain peut-être, le ciel de mon âme sera sombre, il se  
« couvrira de nuages plus noirs que ceux qui hier obscurcis-  
« saient l'astre du jour ; je souffrirai alors, et la cause de  
« ma peine sera cette même pensée qui fait aujourd'hui tout  
« mon bonheur. Je serai triste parce que j'ai laissé là-bas,  
« bien loin, une mère qui pleure ; parce que j'ai laissé là-bas,  
« bien loin, une patrie que j'aime et qui s'appelle la France ;  
« parce que j'ai tout quitté pour être missionnaire. » —  
« Mais non, reprend-il, aussitôt, je ne puis être triste, je puis  
« le paraître, mais au fond, jamais je ne le serai ; car tou-  
« jours je serai heureux de ma peine, et, à toutes mes dou-  
« leurs j'aurai cette ineffable compensation de pouvoir m'é-  
« crier : « Je suis le missionnaire du bon Dieu. » Non,  
« jamais, jamais je n'aurai de regret d'avoir tout quitté pour  
« l'amour du bon Dieu. Parfois, je m'y attends, l'horizon  
« s'obscurcira, je sentirai autour de moi la solitude et le vide,  
« dont souffrit le divin Maître au jour du Crucifiement, lors-  
« que son Père sembla l'abandonner un instant ; mais, par  
« avance, je sais que Dieu est tout près de moi, alors même  
« qu'il semble être loin, et que l'épreuve est encore un  
« bienfait de sa main paternelle. »

## CHAPITRE XI

### LE VOYAGE : DE PORT SAÏD A CEYLAN

Terre. — Port-Saïd : débarquement. — La ville de Port-Saïd. — Visite au village arabe. — Le canal de Suez. — Monotonie du passage. — L'hymne national. — La mer Rouge. — Souvenirs bibliques. — Prêtre et soldat. — Aden. Les plongeurs. La mission des pères Capucins. — La grand'messe sur le pont du *Djemnah*. — Ouverture du mois de Marie. — Un souvenir à la mère de la terre.

Le *Djemnah* avait traversé la Méditerranée dans toute sa largeur. Port-Saïd, premier port de relâche sur la grande route des Indes, était annoncé. Les passagers, absorbés, la veille, par les graves réflexions que suggère la vue d'une mer immense, sont aujourd'hui tout à l'espérance de revoir bientôt la terre. Ceux qui n'ont jamais voyager sont d'autant plus heureux qu'ils ont éprouvé plus péniblement le sentiment du vide. « Jamais vous ne sauriez vous imaginer quelle est « notre émotion à l'idée de rencontrer une rive quelconque, « remarque le P. Nempon, nous, qui, pendant trois jours et « quatre nuits, n'avons vu que le ciel et l'eau ! Le petit « oiseau, messager du continent, a paru, et tout le monde est « sur le pont, les yeux fixés du côté où l'on signale Port- « Saïd, la première halte de notre course à travers les mers. « C'est à celui qui le premier pourra crier : « Terre ! », « comme autrefois la vigie de Christophe Colomb. L'angoisse « est moins grande pourtant. Comme les autres, j'interroge « l'horizon, mais je ne vois rien, rien, rien ! C'est navrant ! « Enfin paraît Port-Saïd. La joie s'épanouit sur tous les « visages. On sent qu'on n'est plus perdu dans l'immensité « des mers : on a un point où reposer les yeux, et bientôt « l'on débarquera sur la terre ferme. »

Port-Saïd est une ville nouvelle, située sur l'étroite plage

sablonneuse qui sépare le lac Menzaleh de la Méditerranée. On la croirait « bâtie sur un banc de sable, » selon la remarque d'un voyageur. La côte, assez basse, ne permet pas de juger aussitôt de l'aspect de la ville. On n'aperçoit d'abord que le phare, puis deux blanches jetées qui viennent au-devant des navires, l'une à 1,900 mètres, l'autre à 2,500 mètres, comme pour leur indiquer l'entrée du port et les protéger contre les agitations de la haute mer. Ces deux jetées forment un immense avant-port où les plus grands vaisseaux peuvent évoluer à leur aise. La forêt de mâts qui semble émerger du sol, et la noire fumée qui contraste avec l'azur du ciel, révèlent aussitôt l'importance de ce port, où tous les paquebots s'arrêtent, moins pour y prendre des vivres que pour y « faire leur charbon ». Port-Saïd est vraiment « la ville à paquebots. »

Au moment de s'engager dans le port, le *Djemnah* croise un vapeur des messageries Maritimes. Les Français du bord font une ovation aux soldats du Tonkin, tandis que les missionnaires échangent un mot d'adieu avec deux prêtres et trois religieuses qui se rendent dans les missions de Syrie. « Que l'on est ému, remarque le P. Nempon, lorsque, loin de la mère-patrie, on trouve des hommes dont le cœur bat à l'unisson du sien, dont les idées sont vos idées, dont les espérances sont vos espérances. Je me suis senti fier d'être missionnaire, et missionnaire français. Dieu me pardonnera ce petit mouvement de vanité, car il aime les Francs, et j'ai le droit de me flatter d'être du peuple aimé de Dieu. »

Le *Djemnah* prend dans le port la place qui lui avait été assignée ; car, à Port-Saïd, le classement des navires se fait avec la régularité que réclament la multitude des paquebots et la rapidité des chargements. Le débarquement est l'occasion de scènes fantastiques dont le P. Nempon nous a laissé la description : « A peine avons-nous stoppé que des cris épouvantables retentissent de toutes parts. Je me serais cru dans une île sauvage de l'Océanie ; et pourtant j'étais bien dans la vieille Egypte, l'antique foyer de la civilisation primitive. Rien n'était d'entendre, il fallait voir. Je me crus à un lever de rideau à l'Opéra-Comique ou du



« Théâtre des Variétés. Figurez-vous une foule de bons-  
« hommes jaunes, blancs, noirs, café au lait, de toutes  
« nuances et de toutes couleurs, la tête encadrée de turbans  
« plus ou moins bizarres, le corps couvert des guenilles les  
« plus originales que j'ai jamais rencontrées. Ils étaient  
« montés sur des barques dont la forme ajoutait encore au  
« pittoresque du tableau. Ils se dirigent vers le *Djemnah*  
« qu'ils menacent de prendre d'assaut : c'est à qui arrivera le  
« premier au bas de l'escalier. Ils s'injurient, se menacent, se  
« poussent et se frappent. Passe encore, s'il ne s'attaquaient  
« qu'à eux-mêmes ; mais, à mesure qu'un passager fait mine  
« de descendre, ils se le disputent et se l'arrachent. Cela me-  
« naçait de devenir à la fois comique et tragique.

« Nous laissons s'écouler le plus grand nombre des passa-  
« gers ; puis, encouragés par leur exemple, nous nous dispo-  
« sons à passer à notre tour. Je crois pourtant que nous ne  
« serions pas descendus sans l'intervention d'un capitaine  
« d'infanterie de marine. Les Arabes, furieux sans doute de  
« n'avoir pas assez volé nos compagnons, ne prétendaient  
« pas nous passer à moins de deux francs par tête : c'était  
« cher pour la distance de quatre mètres qui nous séparait  
« du quai, et, ma foi, je ne croyais pas pouvoir me payer un  
« tel luxe. Sans répondre à leurs exigences, le capitaine  
« descend dans la barque et nous prenons place à ses côtés.  
« A terre, grande discussion. L'Arabe tend sa main noire et  
« crasseuse, réclamant quarante sous par personne. L'officier  
« lui jette cinquante centimes et s'en va. Le moricaud veut  
« se rabattre sur nous qui prétendions régler au même tarif.  
« Mal lui en prit, car pendant toutes ses explications, j'avisai  
« sur le quai : « Tarif du passage : vingt centimes. » Il ne  
« m'en fallait pas davantage, et le bonhomme méritait une  
« leçon. Du doigt je lui montrai le tarif pendant que mes  
« compagnons lui versaient vingt centimes. Quand on veut  
« trop gagner on risque de tout perdre. Le moricaud l'apprit  
« à ses dépens. Il nous poursuit de toutes les imprécations  
« que le Coran peut inspirer contre des chrétiens ; mais  
« nous n'avions pas peur des foudres du prophète. »

Après avoir parcouru la ville grecque, ou plutôt la ville

européenne, que l'on reconnaît moins à son style qu'à « ses magasins, débits de tabacs, brasseries et autres spécimens de la civilisation moderne », les missionnaires se rendirent chez les pères Capucins et chez les religieuses du bon Pasteur, à qui est confié la garde de la foi et des mœurs en ce pauvre pays. Cette visite permit au P. Nempon d'observer la manière dont les chrétiens saluent le prêtre en Orient. « J'en fus bien touché, raconte-t-il. Ils me prenaient la main droite qu'ils portaient ensuite à leurs lèvres, puis à leur front. Trois fois on m'a salué de cette façon. Les chrétiens de ces pays, perdus au milieu d'une population toute païenne, comprennent mieux le prêtre que nos chrétiens d'Europe. Ils savent que cette main a été consacrée au jour du sacerdoce, et c'est pourquoi ils la baisent avec tant de respect. »

Le P. Nempon eut aussi l'occasion d'admirer à Port-Saïd une chose qui partout ailleurs lui eut paru bien vulgaire, à savoir un « petit jardinet. » « Quels soins n'a pas demandés l'entretien des plantes, des légumes et des fleurs qui font l'ornement de ce jardin ! Car, il ne faut pas l'oublier, Port-Saïd, est bâti sur le sable du rivage, et l'on n'y trouve pas une motte de terre. Il est entouré d'eau de mer qui envahit jusqu'aux puits que l'on creuse pour recueillir l'eau du ciel : la seule eau assurée aux habitants, est celle que la Compagnie du Canal de Suez leur mesure d'une main parcimonieuse et avare. (1) »

---

(1) « Port-Saïd reçoit chaque jour du canal de Ismaïlia, par des conduits en fonte, un volume d'eau d'environ 7,000 mètres cubes qui suffisent à peine à la consommation des habitants. La Compagnie réclame depuis longtemps pour Port-Saïd la concession d'un canal direct, dérivé du Nil de Damiette ; mais Alexandrie, craignant d'être effacée, emploie toute son influence à retarder les progrès de sa rivale, destinée, tôt ou tard, à l'emporter, grâce à l'excellence de son port et à sa situation sur le canal des deux mers. » — Elisée Reclus. *Geographie Universelle*, t. X, p. 590.

Le « jardinet » était donc une « merveille », selon l'expression du P. Nempon. On pourrait dire la même chose de la ville tout entière. « La création de Port-Saïd sur un estran battu des vagues, à 40 kilomètres de toute coulée d'eau douce, de toute culture, du moindre bouquet d'arbres, est un des triomphes de l'industrie moderne. » (*Ibid.*)

Le P. Nempon eut moins à s'extasier dans sa visite au village arabe. Le contraste ne pouvait être plus frappant. « On n'a pas idée en France de ce qu'est un village arabe. « C'est un assemblage de maisonnettes en bois, plus ou moins « régulièrement placées les unes à côté des autres, les unes « moins sales, les autres plus sales, toutes misérables. Ces « maisonnettes, ouvertes sur le devant, n'ont pas d'apparte- « ment sur le derrière. Qu'importe à l'Arabe, puisque la rue « lui sert de tout. Elle est à tout le monde en effet, ou plutôt, « elle est à la fois et aux bêtes, et aux gens : enfants, poules, « chèvres, s'y promènent pêle-mêle. L'Arabe s'y prélassé « comme sur une place publique, en habit blanc, jaune, bleu, « vert, etc. C'est à se croire au carnaval de Dunkerque...

« Sans vergogne et sans respect humain, le dévot sectateur « de Mahomet récite ses prières en pleine rue et fait ostensi- « blement ses salutations à la Mecque, la ville sainte. On « chante, on danse à ses côtés ; il reste calme et recueilli « malgré tout. Il ne tardera pas, il est vrai, à prendre sa part « de la fête. Les femmes musulmanes sont voilées d'une sor- « te de masque qui leur cache le visage. Ce serait un crime « que d'oser le soulever. Un trou pratiqué à l'endroit de la « bouche, deux autres à la hauteur des yeux, leur permettent « de voir sans être vues : les filles d'Eve, même quand elles ne « veulent pas se montrer, restent toujours curieuse et trou- « vent moyen de satisfaire à la fois et leur curiosité et leur « modestie.

Le P. Nempon n'éprouva pas grand regret à quitter Port-Saïd pour reprendre la route du Tonkin. Il eût plutôt regretté la Méditerranée, ce beau lac français, qui baigne là-bas les côtes de la patrie : « Adieu ! » s'écria-t-il en sentant se briser ce dernier trait d'union avec les pays chers à son cœur, « adieu France ! adieu Paris ! adieu Dunkerque ! »

Sous la conduite d'un pilote embarqué à Port-Saïd, le *Djemnah*, voguant désormais entre l'Afrique et l'Asie, était entré dans le canal de Suez. Le missionnaire admire avec une légitime fierté cette grande œuvre française qui abrègea de 4,200 kilomètres la route des Indes, de la Chine et du Tonkin. « Lorsqu'on voit de ses yeux, dit-il, ces terrains arides,

« ces rives toujours prêtes à s'écrouler et ce sable du désert  
« qui menace de combler le Canal ; lorsqu'on mesure du  
« regard tous ces obstacles en apparence insurmontables, on  
« se demande ce qu'il faut admirer davantage, de la hardiesse  
« de l'idée ou de sa réalisation. Quelle changement dans ce  
« pays en moins de dix années ! La France avait le droit  
« d'être fière, en 1869, lorsque l'impératrice Eugénie prési-  
« dait aux fêtes de l'inauguration à côté de l'empereur  
« d'Autriche. Pourquoi faut-il que la France se croie tou-  
« jours assez riche pour payer sa gloire et laisser à d'autres  
« le soin de palper les écus ? Le Canal est une vraie poule  
« aux œufs d'or. On chiffre le mouvement à 3,600 navires par  
« an, dont le tonnage peut s'évaluer au moins à sept millions :  
« ce qui donne une recette de soixante-dix millions, à raison  
« de dix francs la tonne. Un de mes compagnons calcule que  
« notre navire a dû payer 27,000 francs, et que nous, passa-  
« gers, nous avons été taxés à raison de dix francs par tête.  
« Ces prix paraissent exorbitants, mais il ne faut pas oublier  
« que le percement de l'isthme a coûté plus de 500 millions,  
« et que l'entretien du Canal est encore très onéreux. Les  
« armateurs seraient d'ailleurs bien mal venus de se plaindre,  
« puisqu'ils font, grâce à ce passage, une grande économie de  
« navires, d'hommes, de charbon, de temps et d'argent, ce  
« qui est tout un pour les Anglais et pour d'autres. »

Le *Djemnah* n'avancait que lentement entre deux lignes de bouées rouges et noires : rouges du côté de l'Afrique et noires du côté de l'Asie. La vitesse limite est de dix kilomètres à l'heure. Ce maximum s'impose par la force des choses, car le déplacement des eaux occasionné par la proue ne se comble pas instantanément, et si la marche était plus rapide, le gouvernail tournerait dans le vide et n'agirait plus. Le remous de l'hélice pourrait également dégrader les berges et provoquer un ensablement que de puissantes dragues combattent journellement. Ainsi les voyageurs ont tout le loisir de contempler ces paysages dont la désolation n'est pas sans poésie, et ces arides déserts que les mirages peuplent parfois de mobiles merveilles. Le P. Nempon n'eut pas l'occasion de jouir de ce phénomène qui repose, par les char-

mes de l'imagination, des tristesses de la réalité : « Pas très « intéressant le Canal de Suez, » écrit-il sur son *Journal* ; et, cherchant en son pays de Flandre un terme de comparaison : « Figurez-vous le canal de Bergues. Ce n'est certes pas « beaucoup dire. Eh bien ! dépouillez-le des arbres qui ornent « la route nationale, faites disparaître la verdure qui borde « ses deux rives ; au lieu de son vert gazon et de son épais « feuillage, imaginez du sable, encore du sable et toujours « du sable, sur une longueur de 161 kilomètres, et vous « aurez traversé l'isthme de Suez. J'oubliais de dire que le « Canal a parfois 50 à 100 mètres de largeur. Cette largeur, « il est vrai, n'est qu'apparente, car « au plafond, » c'est-à- « dire, dans la partie ménagée à la navigation, il n'a le plus « souvent que 20 mètres. La profondeur garantie est de 8 « mètres. Est-ce assez long un canal de 161 kilomètres ? « Est-elle assez monotone, cette majestueuse promenade sur « l'eau, en ligne droite, à travers les sables du désert ? Parfois « la lunette d'approche découvre quelque arabe nomade qui « va planter sa tente je ne sais où, des troupes d'oiseaux « « au long bec emmanchés d'un long cou, » dont le pluma- « ge couleur de neige, se détache sur le sable gris du désert « comme les armes des cuirassiers sur les vertes prairies du « bois de Boulogne ; mais, à part mes arabes, mes flamands « et mes pélicans, plus rien. De Port-Saïd à Suez, c'est tou- « jours le même spectacle à la fois triste et monotone. »

Les vaisseaux se suivent, se dépassent ou se croisent aux diverses *gares*. On appelle ainsi certains endroits plus larges, ménagés de distance en distance, comme sur les lignes de chemin de fer à voie unique. On en compte douze entre Port-Saïd et Suez. Les lacs salés qui forment, aux deux tiers du Canal, une sorte de mer intérieure, permettent aux navires de marcher avec moins d'hésitations. « Nous fûmes d'au- « tant plus heureux d'y arriver, raconte le P. Nempon, que, « depuis quelque temps déjà, nous étions contrariés dans « notre allure par un navire de la marine militaire de Son « Altesse la reine Victoria. Au moment favorable, le com- « mandant lance le *Djemnah* à toute vitesse, et le cuirassé se « trouve derrière nous. Messieurs les Anglais se montrèrent

« gentilshommes ; leur fanfare salua notre passage du chant national, et les hourrahs redoublés de nos soldats firent écho aux accents entraînants de la Marseillaise. »

Le lundi 20 avril, par une atmosphère étouffante et sous un soleil de feu, le *Djinnah* entra dans la mer Rouge. « Quel contraste avec la semaine dernière. Alors les couvertures n'étaient pas de trop pour se défendre contre la pluie, le vent et le froid ; aujourd'hui, les passagers voudraient voir le soleil dérober des rayons qui les éblouissent plus encore qu'ils ne les brûlent. Mais hélas ! il est sans pitié, le cruel Apollon ! Vous n'avez pas l'idée d'une telle chaleur. En Flandre, vous vous plaignez parfois d'avoir à supporter une température de 30 degrés ; ici, nous atteignons 60 degrés. A Dunkerque, vous avez la brise qui tempère ces ardeurs ; mais ici, rien de tout cela. Si le vent se fait sentir, c'est pour vous apporter un air chaud qui ressemble un peu aux bouffées qui sortent d'un four. C'est à peine si l'on respire sur le pont où l'on passe et ses jours et ses nuits. Je me demande comment peuvent vivre les malheureux qui cuisent auprès de la machine. Il est vrai que ce sont des Arabes. Nos blancs d'Europe ne sauraient résister à pareille température. La plupart des chauffeurs sont originaires d'Aden, pays caniculaire, dit-on, où toute une population n'a d'autre métier de père en fils que celui de chauffeur. Quand nous y passerons, je vous en reparlerai. »

Le panorama n'est guère fait pour distraire de la lassitude produite par la chaleur. Dans le lointain, apparaissent les crêtes dénudées du mont Horeb et du Sinaï que les passagers se montrent du doigt.—« C'est là, remarque le pieux missionnaire, que les Hébreux, au sortir de la mer Rouge, allèrent chercher le mot d'ordre de Jéhovah, avant de marcher à la conquête d'une terre nouvelle. Nous aussi, nous sommes à la recherche de la terre promise, qui est pour nous le Tonkin, et notre mot d'ordre nous l'avons : Dieu et les âmes. »

Le P. Nempon cherche une autre diversion aux ennuis de la traversée dans des entretiens familiers avec les mate-

lots et les soldats. « Nous aimons les soldats, moi surtout je  
« les aime, dit-il, sentant renaître ses aspirations de jeunesse ;  
« et ces braves soldats nous paient de retour. Ils causent  
« volontiers avec nous. Ils sentent bien qu'entre notre robe  
« et leur tunique il n'y a pas si loin qu'on veut bien le leur  
« dire. Ne sommes-nous pas comme eux, enfants du peuple ?  
« N'avons-nous pas, comme eux, quitté la mère-patrie, la  
« famille, les amis, pour obéir au devoir ? N'allons-nous  
« pas, comme eux, travailler à l'honneur de la France ? Ne  
« sommes-nous pas comme eux des hommes de sacrifice ?  
« et n'acceptons-nous pas ce sacrifice avec le même entrain,  
« la même gaieté ? Nous ne reviendrons plus, mais eux re-  
« viendront-ils ? (1) Vous comprenez dès lors le courant de  
« sympathie qui s'établit entre nous, missionnaires, et les  
« soldats qui nous accompagnent au Tonkin.—On a beau  
« faire et beau dire, le soldat français est bon et généreux.  
« Il se montre bien tel dans ses conversations intimes, et je  
« suis édifié de la confiance avec laquelle ces braves gens  
« nous ouvrent leur cœur, nous content leurs peines, et nous  
« disent leurs espérances. La contagion de l'exemple, la  
« servitude du respect humain leur font souvent mal : c'est  
« l'effet de ce qu'un médecin appelait « la folie en commun. »

Le jeune missionnaire profite de ces confidences pour pénétrer jusqu'à l'âme de ces chers soldats. L'un d'eux ressentit surtout la bienfaisante influence de sa foi communicative. « Il était de la Somme, remarque le P. Nempon, et « moi j'étais du Nord : en France c'est loin, ici nous étions « pays. » Dans la franchise de ses expansions, le malheureux troupiier avouait au missionnaire qu'il allait au Tonkin pour y chercher une balle qui le fit rentrer dans le néant d'où jamais il n'aurait dû sortir. » Que dites-vous, mon pau-

---

(1) C'est cette même idée que développe le général Ambert dans un charmant opuscule. « L'obéissance du prêtre et la discipline du soldat ne sont que la même vertu. Le général dit au soldat : « Tu vois ce pont, vas-y : tu seras tué et tu sauveras tes compagnons. »—« Oui, mon général. »—Le supérieur dit au missionnaire : « Vous connaissez le climat de la Guyane, allez-y, vous y trouverez les tombes de vos frères. »—« Oui mon père. »—(Nos soldats, p. 5).

« vre ami ? s'exclama le missionnaire. Ah ! je le sais, la  
« vie est parfois bien amère, et vos épreuves en particulier  
« ont été rudes ; mais sachez souffrir, sachez espérer encore  
« et toujours, et, s'il faut mourir, que votre mort soit un  
« acte de courage. Sachez mourir pour la France et pour  
« Dieu. » Ces paroles, rendues plus éloquentes encore par  
l'exemple de celui qui tenait ce langage, réveillèrent la foi  
de ce pauvre désespéré et lui firent entrevoir une compen-  
sation sur terre, au retour dans la patrie, et, à coup sûr, au  
ciel, la récompense que Dieu accorde à qui fait courageuse-  
ment son devoir.

« Vive le soldat français ! », s'écrie le P. Nempon, ache-  
vant cette lettre toute vibrante de patriotisme. « Il est le  
« premier soldat du monde lorsqu'il est chrétien. Hélas !  
« pourquoi le déchristianiser ? pourquoi le pervertir ? pour-  
« quoi oublier que le cri de guerre de toutes les époques, de  
« toutes les nations a toujours été : « Dieu et patrie, » « *pro*  
« *aris et focis.* » Non, jamais on ne séparera ces deux amours  
« dans le cœur du vrai soldat. Mais, encore une fois, pour-  
« quoi tenter ce schisme criminel ? pourquoi séparer ce que  
« Dieu a uni ? Jadis le pommeau de l'épée était une croix  
« que le soldat baisait en mourant ; jadis, à côté du drapeau  
« national, marchait la croix du Christ, dont la vue prêchait  
« le sacrifice et relevait les courages. Puissent ces beaux  
« jours se lever encore sur la France, et elle reprendra par-  
« mi les peuples le rang qu'elle a longtemps gardé, et que  
« jamais elle n'aurait dû perdre. »

Cependant le *Djemnah*, laissant derrière lui l'îlot rocheux  
de Périn où l'Anglais monte la garde, comme à Gibraltar,  
entraîné dans la rade d'Aden, nouveau poste que les Anglais  
se sont ménagé à l'entrée de l'océan Indien. Ici, nos voya-  
geurs furent distraits de leurs réflexions et récréés des fati-  
gues de la traversée par une scène pittoresque qui se renou-  
velle au passage de tous les paquebots. « A peine le *Djemnah*  
« s'est-il arrêté, qu'une légion de petites barques, vraies pé-  
« rissoires, creusées dans un tronc d'arbre, viennent prendre  
« position autour de lui. Elles ont de quatre à cinq mètres  
« de longueur, sur cinquante centimètres de largeur : juste



« de quoi supporter les deux négrillons qui les font manœuvrer. Les moricauds font un vacarme étourdissant. C'est un mélange de français, d'anglais, d'arabe, un ensemble de cris, qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux affreux coassements que poussent les grenouilles dans nos mares de Flandre par une nuit de printemps. « *A la marrr, à la marrr,* » était précisément le seul mot qu'on pût comprendre. Un passager jette à la mer une pièce de cinquante centimes, et tous ces diables noirs de plonger comme de véritables marsonins. Quelques secondes après, ils reparaissent à la surface ; l'un d'eux montre victorieusement la pièce qu'il a repêchée. Ces plongeurs se répètent jusqu'à quarante fois, et toujours avec le même succès : pas une pièce n'est perdue, c'est à n'en pas croire ses yeux. Ces bonshommes ne sont pas moins habiles à grimper. Un bout de corde, un rebord d'un pouce d'épaisseur, et les voilà sur le pont, sur la toile qui forme tente. Un marin fait-il mine de les chasser, ils répondent par une grimace, se jettent à la mer et reparaissent bientôt sur un autre point. »

L'aspect triste et sévère de la ville d'Aden n'était guère de nature à captiver l'admiration du P. Nempon. « Aden n'est qu'un vaste rocher, écrit-il, sur lequel il n'y a pas plus de végétation que sur le sable fin de la plage de Dunkerque. On croirait voir « une montagne de fonte, » selon l'expression d'un de mes compagnons. Pas un arbre, et par conséquent pas d'ombre. De ci, de là, sur le flanc d'une roche escarpée, un misérable arbuste qui semble avoir honte d'étaler son feuillage desséché. Que nous sommes loin de la plantureuse Flandre ! On dit qu'Aden est un des endroits les plus chauds de l'univers, et je le crois. Il faut que cette position stratégique soit bien importante pour que les Anglais se soient établis en pareil pays, sous ce soleil de feu. Nous ne pouvons guère compter sur la fraîcheur qu'apporte la pluie, car il s'écoule parfois plusieurs années sans qu'une goutte d'eau vienne détremper le sol. On a même été forcé d'exécuter des travaux véritablement herculéens pour fournir l'eau nécessaire aux ha-

« bitants de cette terre désolée. Les citernes d'Aden sont une  
« des merveilles du monde, au dire de mes confrères qui en  
« sont revenus enthousiasmés. »

Quelque triste que parut Aden, tous avaient voulu débarquer : aride ou non, brûlante ou non, c'était la terre, et l'on n'en demandait pas d'avantage. Pendant que ses confrères allaient visiter les fameuses citernes, le P. Nempon gagna la ville arabe où sont établis les PP. Capucins chargés de l'évangélisation du littoral : mission pénible, non-seulement à cause de la chaleur torride dont on y souffre, mais à cause des difficultés que le ministère rencontre dans les préjugés aveugles et l'invincible obstination des mahométans, entretenus dans leur erreur par le vivant souvenir de Mahomet, de son cimetière et de ses prétendus exploits.

Les bons religieux accueillirent les missionnaires de France avec une joie facile à comprendre. « Un capucin  
« n'est jamais riche, encore moins dans la mission d'Aden que  
« partout ailleurs ; mais, ce jour-là, on fit un extra en notre  
« honneur. Une boîte de sardines, que l'on courut acheter  
« en toute hâte, un peu de vin blanc, de l'eau fraîche, quel-  
« ques dattes, quelques oranges, et voilà ! C'était pourtant  
« grande fête ; jugez de l'ordinaire. »

Le P. Nempon emporta un doux souvenir de ces fraternelles agapes chez les enfants de saint François, des moments délicieux passés auprès du saint Sacrement dont il était privé sur le *Djemnah*, et surtout de la messe qu'il avait pu célébrer dans un recueillement plus religieux. « Mon  
« bonheur était d'autant plus grand, remarque-t-il, que nous  
« célébrions la fête de saint Marc. Partout et toujours les  
« apôtres sont nos patrons, mais, sur cette route des Mis-  
« sions, nous leur ressemblons davantage, et leur souvenir  
« parle plus éloquemment à nos âmes : comme eux, nous  
« sommes des agneaux envoyés au milieu des loups. Puis-  
« sions-nous, à leur exemple, rendre témoignage à Jésus-  
« Christ avec une égale générosité ! »

Tandis que le pieux missionnaire se livrait à ces réflexions, le *Djemnah*, doublant le cap Guardafui, se perdait dans l'immensité de l'océan Indien. La navigation devenait de

plus en plus monotone. A peine quelques rares vaisseaux apparaissaient, dont les passagers saluaient en agitant leurs mouchoirs et leurs chapeaux ; et puis, « le ciel et l'eau, l'eau et le ciel. » Le P. Nempon et ses confrères trouvaient moyen de rompre cette monotonie par le charme toujours si consolant des cérémonies religieuses. Aux jours de semaine, ils célébraient la sainte messe dans une humble cabine, s'efforçant de suppléer à l'indigence du culte extérieur par un surcroît d'amour et de piété. Le dimanche, on dressait un autel sur le pont du navire, et la plupart des passagers, officiers et soldats, venaient assister à la messe dans ce temple magnifique formé par la voûte des cieux. Or, le dimanche 26 avril, l'honneur de dire cette messe solennelle revenait au P. Nempon. On célébrait précisément en ce jour le patronage de saint Joseph, fête particulièrement chère à la Société des Missions étrangères. « Quelle grande chose, dans sa simplicité, qu'une messe « célébrée sur quelques planches rapprochées l'une de l'autre, entre le ciel et l'eau ! Que j'ai senti ma misère et mon « néant, que j'ai compris l'infinie miséricorde de Dieu, lorsque, dans mes débiles mains, je levai vers le ciel l'Hostie « trois fois sainte que ma bouche avait consacrée ! Quelle « gloire pour moi ! C'en est trop, ô mon Dieu ! Que « vous rendrais-je, encore une fois ? Oh oui, mon Dieu. « vous qui m'avez créé, vous qui vous êtes fait homme pour « mon salut, vous qui êtes mort pour moi, vous que je viens « d'immoler sur l'autel du *Djemnah* ; oh oui ! je veux vous « faire connaître, aimer et servir, et pour vous, il me serait « doux de mourir ! Vous êtes mort pour moi, que ne puis-je mourir pour vous ? »

Le 30 avril, une cérémonie également touchante et grandiose, réunissait les huit missionnaires sur le gaillard d'arrière du *Djemnah*. « C'était la veille du mois de Marie, et il « convenait d'en inaugurer dignement l'ouverture, ce que « nous fîmes aux derniers feux du plus beau soleil couchant « qu'on puisse imaginer. Rien de plus poétique et partant « rien de plus propice pour élever nos cœurs dans les régions célestes où brille l'Étoile des mers, où trône la

« Reine des apôtres. Quoi d'étonnant, que les missionnaires  
« aient toujours témoigné à la sainte Vierge une dévotion  
« aussi tendre qu'effective. N'est-elle pas notre modèle ?  
« n'est-ce pas elle qui manifesta Jésus au monde le jour de  
« Noël, qui le fit connaître aux rois Mages et, par eux, aux  
« Nations le jour de l'Epiphanie ? N'est-elle pas apôtre par  
« la prière, par la prédication et la souffrance ? Aucun de  
« ces titres à l'apostolat ne lui a manqué : sa vie fructueuse  
« oraison continuelle, une vivante prédication et un long  
« martyre. N'est-elle pas aussi notre patronne, puisque c'est  
« par elle, et par elle seule, que descend dans les cœurs infi-  
« dèles la grâce que nous voulons leur procurer ? Oh oui !  
« vierge Marie, proteste-t-il dans un élan d'amour, oh oui !  
« nous vous aimons comme un enfant aime sa mère, et c'est  
« par amour pour vous que nous ferons connaître, aimer et  
« servir ce Jésus que vous-même avez adoré, aimé et glori-  
« fié. Faites que toujours nous vous aimions, car si nous  
« vous aimons et si nous aimons Jésus (ce qui est tout un),  
« toujours nous serons de vrais apôtres. »

A ces protestations généreuses les missionnaires ajoutèrent le modeste cantique :

“ C'est le mois de Marie,  
“ C'est le mois le plus beau,  
“ A la Vierge chérie  
“ Chantons un chant nouveau.”

« Le chant n'est peut-être pas très « nouveau », remarque  
« le P. Nempon, mais ces paroles sont pour nous si pleines  
« de souvenirs ! Elles respirent un tel parfum de simplicité,  
« de candeur et de piété, que cela semble toujours plus nou-  
« veau et plus beau. Je ne saurais vous dire de quel cœur  
« nous chantions cet aimable refrain. Jusqu'au dernier jour  
« de notre voyage, nous fûmes fidèles au rendez-vous du  
« soir : Reine des martyrs, Reine des apôtres, Etoile des  
« mers, priez pour nous. »

Ces exercices en l'honneur de Marie, sa mère du ciel, rappellent plus vivement au cœur du missionnaire le sou-

venir toujours vivant de sa mère de la terre. « Dieu sait si  
« je pense à vous, mère bien-aimée, écrit-il le 1er mai,  
« Dieu sait si je pense à mon cher Emile ; mais j'éprouve  
« aujourd'hui le besoin de vous dire que je vous aime et  
« qu'il me semble même que mon cœur devient plus aimant  
« à mesure que je m'éloigne. Vous étiez, Emile et vous,  
« tout ce que j'aimais ici-bas. Souvent votre souvenir a fait  
« monter les larmes de mon cœur à mes yeux. Je ne regrette  
« rien de mon sacrifice, quoique je puisse parfois en souf-  
« frir. » S'adressant ensuite à son frère, il lui tient ce lan-  
« gage de frère et de missionnaire : « Oh ! reste bon, cher  
« Emile. Oui, reste bon chrétien ; c'est le gage du bonheur  
« ici-bas, et c'est la condition du salut éternel. Je pars pour  
« sauver les âmes ; mais jamais je ne serais parti, si je n'a-  
« vais été assuré de ton propre salut : sois pur, sois pieux,  
« sois saint, et toujours tu seras heureux et content, comme  
« je le suis moi-même d'avoir fait la volonté de Dieu. »

*(A suivre).*

---

# LES SOEURS DE STE-ANNE

## DANS L'ALASKA

---

Dans son numéro du 2 mars dernier, la *Semaine Religieuse* de Montréal publiait l'article suivant :

On a eu la bonté de nous passer le dernier journal que les Sœurs de Ste-Anne, missionnaires dans l'Alaska, ont envoyé à leur maison-mère. Rien n'est plus touchant. Il y a là des pages qui font pleurer. Héroïques Canadiennes ! elles s'usent et se dépensent dans ces régions lointaines, elles souffrent du froid et quelquefois de la faim. Une fois l'année seulement, il leur arrive des nouvelles de la terre natale. Qu'un tel isolement doit être effrayant pour la nature ! Et pourtant, vous chercheriez en vain la moindre plainte, le moindre regret dans leurs écrits

Elles sont heureuses et elles le disent. Ce pays de glaces elles l'appellent leur patrie, et elles ont pour les pauvres enfants qui l'habitent un amour de mères.

Elles sont onze, dispersées dans trois missions. Plusieurs parmi elles n'ont pas encore vingt-cinq ans. Elles viennent de nos campagnes, et leurs parents, pour la plupart, vivent encore. Quelle gloire pour eux d'avoir donné à l'Eglise de pareils apôtres ! Car ce sont des apôtres, en effet, que ces jeunes missionnaires : elles font l'œuvre du Christ et étendent son règne : nous sommes fiers de songer qu'elles sont sorties de nos rangs : *honorificentia populi !*

L'une d'elles, un jour, tomba bien malade là-bas. On crut que c'en était fait de sa vie. Pourtant, elle semblait bien nécessaire à sa mission naissante. Le bon Père Tosi la fit partir pour San Francisco, afin qu'elle vit les meilleurs médecins.

Sa maladie dura des mois. Elle subit les opérations les plus graves ; elle endura toutes les souffrances imaginables. Enfin elle guérit, et l'on ne put s'empêcher de voir quelque chose d'extraordinaire dans sa guérison.

Aussitôt que ses forces le lui permirent, elle retourna vers ses sœurs et ses enfants dont la pensée ne l'avait pas quittée, dans cette Alaska qu'elle n'aurait pas voulu échanger contre les plus somptueuses cités.

Ces sentiments se retrouvent dans le cœur de toutes les missionnaires. Le bonheur de convertir une seule âme leur fait compter pour rien les plus rudes privations. Lisez cette page du journal :

« 15 mai. — Le grand jour est enfin arrivé ; c'est, dans ma vie, la fête la plus touchante à laquelle j'aie jamais assisté. Quarante-deux personnes ont reçu le sacrement de confirmation. La cérémonie a été belle, moins pompeuse qu'à Montréal ou à Lachine, sans doute, mais il y avait de quoi nous toucher davantage : c'étaient les larmes dans les yeux et dans la voix de l'officiant : elles firent sur nous une impression inoubliable. Le Saint-Esprit qui, pour la première fois, descendait sur ce pays infidèle, ne manqua pas de déverser ses grâces et ses dons sur ces chers enfants. Avec quelles effusions de tendresse ce divin consolateur, cet esprit de lumière ne dut-il pas se communiquer à ces chrétiens à peine sortis des ténèbres de l'ignorance ! Aussi il fallait les voir heureux et transportés de joie. Ils ne parlaient pas diverses langues, c'est vrai ; mais ils ne cessaient de redire leur bonheur. De notre côté nous bénissions le Saint-Esprit qui, après des siècles d'horreur et d'infidélité, était enfin venu renouveler la face de cette terre glacée et stérile. Et dire que nous étions les premiers témoins de cette Pentecôte en Alaska ! Voilà qui compense, qui paie même ici-bas les sacrifices que nous avons faits pour venir sauver des âmes ! »

Trouvez, si vous le pouvez, en dehors de l'Église catholique, un aussi sublime langage.

Le journal raconte d'une manière charmante tous les événements de la mission de Kosoriffsky, la fête de Noël, celle de sainte Anne, la bonne et aimable patronne, les visites des Pères, les progrès des enfants ; rien n'est oublié.

« Nous sommes toutes joyeuses ce matin, dit la chroniqueuse, qui s'appelle sœur Marie Benoit, et savez-vous pourquoi ? Une fleurette à peine sortie de sa tige en est cause. A Lachine, à Vaudreuil, on ne la regarderait pas, mais ici !... C'est une pensée, la première que la terre d'Alaska ait produite ; nous la déposons solennellement au pied de la statue de sainte Anne. »

Nous nous arrêtons ici. Le journal sera publié en entier dans les Annales de la Propagation de la Foi.

Mais quand nous pensons à ces intrépides ouvrières de l'Évangile, nous aimons à leur appliquer la belle définition que Jules Simon donnait un jour des missionnaires catholiques : « Des âmes remplies d'éternité ! »

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui aux lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi l'intéressant *Journal* en question :

Mission de Ste-Croix,  
Kosoriffsky, Alaska, 17 juillet 1893.

Révérènde Mère Marie de l'Ange Gardien,

Supérieure Générale des Sœurs de Ste-Anne, Lachine.

Ma Révèrende et bonne Mère,

Mes bien-aimées Sœurs,

Nos lettres particulières vous ont apporté successivement le compte rendu de notre long voyage, et bientôt vous bénirez Dieu avec nous de notre heureuse arrivée à Kosoriffsky.

C'est encore sous le charme de l'accueil si empressé que nous ont fait nos chères sœurs que je vous écris. Je vous répèterais ces fêtes du cœur, que je ne rendrais jamais les douces impressions qu'elles ont produites sur nos âmes, il ne nous fallait rien moins que ce bonheur pour retrouver les tendresses, les sympathies, la charité de la Communauté absente.

Plusieurs jours déjà se sont écoulés, et nous voici



parfaitement chez nous. Nous aimons notre profonde et lointaine solitude, et la vue et les exemples de nos chères Sœurs, les attentions journalières et l'extrême bienveillance des bons Pères Jésuites, tout nous fait augurer que le bonheur est ici. *Deo gratias!*

Parmi toutes les bontés dont j'ai été l'objet, depuis mon arrivée, je m'empresse de vous dire que ce matin notre chère Sœur Supérieure me nommait journaliste. Oui, c'est moi qui aurai l'honneur et le plaisir de vous écrire notre journal.

Je ne me dissimule pas que ce sera un grand changement pour vous, mais je vous sais si indulgentes que je vais obéir de tout cœur.

En première ligne, et de premier intérêt aussi, je vous dirai que nous sommes toutes en bonne santé, voire même ma Sr M. Joseph Calansanz, qui est comparativement assez bien, après toutes les fatigues du voyage.

Nous ne formons toutes qu'un cœur pour vous saluer et vous prier, Révérende Mère, d'être l'interprète de notre reconnaissance et de nos meilleurs vœux, auprès de Mgr l'archevêque de Montréal et de tous nos bons Pères et bienfaiteurs. Recevez pour vous-même et pour toute la Communauté notre gratitude la plus sincère et notre prière la plus fervente : nous vous les devons à mille titres, mais nous vous les offrons particulièrement pour tout ce que vous nous avez envoyé. Nos chères Sœurs sont encore tout émuës quand elles parlent de vos bontés. Et, comment pourrait-il en être autrement?... Daigne Notre-Seigneur vous en bénir surabondamment et vous rendre en faveurs de toutes sortes, bien-aimée Mère et chères Sœurs, les agréables surprises que vous nous avez faites !

17 juillet. — Le premier incident à noter depuis le dernier journal, c'est un départ. Je l'enregistre à regret, car il nous enlève le Révérend Père Muset, qui est rappelé en France pour affaires de famille.

La tristesse est universelle. En effet, ce bon Père a su gagner l'estime et l'affection des Sœurs et des enfants. Son

dévouement pour le bien de notre maison était sans borne. Il vient nous faire ses adieux, il nous adresse de bienveillantes paroles, nous bénit de tout son cœur et il s'éloigne. Pères, frères, sœurs et enfants, tous l'accompagnent au bateau et demeurent sur le rivage aussi longtemps que le bateau est en vue, chantant l'*Ave maris stella*. Cette scène me reporte vivement à celle de notre départ de Lachue.....

20 juillet. — Un des grands événements de nos parages : le passage de l'*Artic*. Monsieur Wilson, un des employés de la Compagnie d'Alaska, vient, avec d'autres messieurs, faire une visite au convent. Quoique protestant, M. Wilson ne cache pas son admiration pour le dévouement des missionnaires catholiques. Il est enchanté de la bonne tenue des enfants et du bien-être dont jouissent ces pauvres Indiens. Il nous avoue que l'école est de beaucoup supérieure à tous les établissements de ce genre qu'il a visités, depuis San Francisco jusqu'en haut du Yucon.

Nous aimons beaucoup les bateaux, puisqu'ils nous apportent des lettres venant de nos bien-aimées Sœurs et de nos familles chéries ; mais d'un autre côté, ils sont pour nous un sujet de graves inquiétudes.

Assez souvent nos enfants sont séduits par les belles promesses des protestants, qui cherchent à les emmener. Cette année, ils ont réussi à nous en enlever trois. Vous ne sauriez croire toutes les sottes calomnies qu'ils débitent sur le compte des missionnaires catholiques.

Quelle influence pernicieuse n'exercent-elles pas sur l'esprit de ces pauvres indiens, plutôt portés à croire le mal que le bien, et toujours trop disposés à pratiquer une religion qui favorise leurs mauvais penchants !

Une enfant me disait hier, « qu'à son arrivée au convent, l'année dernière, elle cherchait partout la boîte dans laquelle les Sœurs gardaient le diable. »

« J'avais bien peur, disait-elle, d'être mangée, et je fus fort surprise de ne rien trouver d'effrayant ici ; mais au contraire, de rencontrer des Sœurs qui m'aiment. »

Maintenant, les ministres protestants prennent une autre

tactique, qui réussira peut-être encore mieux que la calomnie : ils font tout en leur pouvoir pour persuader les sauvages de retirer leurs enfants de notre école. Ils pensent qu'alors les Sœurs iront se fixer à Nulato et qu'ainsi ils pourront voir de plus près ce qui se passe dans notre école.

M. Peterson, capitaine de l'*Artic*, disait ces jours derniers à ma Sœur Supérieure, que les Indiens de la côte de Nulato surtout, se disposent à venir chercher leurs enfants.

Confiante comme toujours en N. S., qui s'incline à la prière de l'enfant, cette bonne Sœur fait prier les élèves, afin de faire échouer les projets et les ruses de ces ennemis de notre foi.

24 juillet. — Le bateau *Yucon* nous ramène le R. P. Judge, qui arrive de Nulato. Vous avez déjà entendu parler de ce bon Père. Sa figure ouverte, ses manières distinguées et son abord gracieux lui gagnent la confiance et l'estime de tous. Les nouvelles qu'il nous apporte au sujet des enfants sont assez inquiétantes. Les parents sont déjà partis en canot pour venir les chercher.

Nous nous sentons toutes tristes ce soir, et vous en comprenez bien la raison.

25 juillet. — Nous nous préparons à qui mieux mieux pour la belle fête de sainte Anne.

Dès le 16, par la pensée et par le cœur, je me suis mise en retraite avec mes chères compagnes de profession. Je les ai suivies d'aussi près que possible. Quelque chose me disait que je n'étais pas oubliée. Aujourd'hui, je vous l'avoue, je n'y tiens plus. Malgré mon grand désir de ne laisser paraître aucune distraction, plus d'une fois mes compagnes me surprennent bien loin de la région sauvage de Kosoriffsky.

26 juillet. — S'il est des jours où l'on sente l'exil, l'isolement d'une manière plus particulière, ce sont bien ceux des grandes fêtes. Puisse la bonne sainte Anne, notre mère et patronne, écouter favorablement les pauvres mais bien ferventes prières que nous lui adressons pour nos heureuses Sœurs de Lachine !

Ici, notre fête patronale est belle aussi. Notre chapelle se prête facilement aux jolies décorations et nous l'avons bien ornée. Nous voyons sur l'autel des magnifiques roses françaises, que madame Welsh nous donna à notre passage à San Francisco. Ma Sœur M. Prudence en a formé de beaux rosiers. Il y a aussi une jolie crédence tricotée par ma Sœur Supérieure ; — des rideaux de fenêtre, en coutil, à larges bandes rouges et grises, sont d'un très bon effet, avec leur garniture en laine rouge nuancée.

Le tapis du sanctuaire est aussi de bon goût.

En un mot, toutes ces choses, si simples en elles-mêmes, forment un ensemble charmant qui aide à la piété.

Il y a grand'messe à l'église. Les petits indiens et indiennes exécutent à la perfection, je puis dire, une belle messe en musique.

Vous ne sauriez concevoir le succès obtenu dans cet art par ces pauvres sauvages. Tous ont une bonne oreille et de la voix, et presque tous parviennent à la bien guider.

Ma Sœur Supérieure, ne pouvant marcher, à cause d'une entorse qu'elle s'est donnée avant-hier, nous décidons de servir le dîner des Sœurs dans la salle de communauté. Voulez-vous en connaître le menu ? le voici : excellente soupe, oies sauvages, tartes et bonbons. Un festin n'est-ce pas ?

Les autres jours ne se ressemblent pas absolument. Pourtant, dans le moment, nous avons assez souvent des oies sauvages, des lapins, du bon pain, de la soupe aux pois et du poisson, bien entendu.

Le beurre va devenir rare, car les barils demandés ne sont pas venus.

Les enfants ont à peu près la même nourriture, en y ajoutant les mets de leur régal : de la soupaine ou de la *pap*, c'est-à-dire de la colle de blé, des crêpes cuites dans l'huile de phoque.

A 5½ heures, nous avons la bénédiction du Saint Sacrement, à l'église. Les enfants chantent avec tant d'expression, que plusieurs Sœurs sont émues jusqu'aux larmes. C'est gênant pourtant de céder aux émotions : nos places

sont tout près de l'autel, en face des enfants, en vue de tous.

31 juillet. — Fête de St. Ignace, par conséquent grande fête chez nos bons Pères Jésuites et fête aussi chez les Sœurs de Ste-Anne, qui sont bien un peu de la *Compagnie*. Les garçons et les filles chantent avec entrain la belle messe qu'ils chantèrent à la Ste-Anne.

C'est un succès encore plus marqué cette fois. C'est beau... tout comme à Lachine. Notre chère Sr M. Antonia est toute fière de ses élèves, elle réussit à merveille. Pourtant, ce n'est pas chose facile de faire chanter en chœur, avec parties, des indiens qui n'ont jamais entendu d'autre musique que leurs lamentations gymnastiques et les hurlements des chiens. Ils n'ont pas ce ton nasillard que nous remarquons chez les sauvages de la Colombie anglaise.

Les fêtes ne durent pas toujours : au lendemain, il faut *recherusser* les patates. Les garçons s'y portent gaiement, et j'ai l'honneur d'être à leur tête. Ces pauvres enfants sont bien gauches dans ce genre de travail ; mais ils y mettent tant d'ardeur que l'ouvrage est bientôt fini.

Pendant que les garçons travaillent au champ, ma Sœur M. Zéphirin fait faire le lavage par les filles.

A propos, le lavage est une besogne très considérable ici, vous le comprenez : le linge de quatre-vingt-dix personnes, celui des deux sacristies, tout doit être lavé à la main, pour ainsi dire, car nous n'avons qu'une seule machine. Grâce à la pratique, plusieurs de nos filles sont d'excellentes blanchisseuses.

6 Août. — Depuis le 27 juillet, le temps a toujours été beau. Les degrés de chaleur varient incessamment. Hier, le thermomètre donnait 50° au-dessus de zéro, aujourd'hui à la même heure, il marque 72°.

Ma Sœur M. Winifred et quelques grandes élèves vont à la recherche de gadelliers sauvages. Il n'y en a pas en grande quantité, mais ces jours derniers, les enfants ont apporté des branches chargées de belles grosses gadelles, tout à fait semblables à celles du jardin de la communauté, pour la couleur, la grosseur et même le goût. Va sans dire que nous en avons toutes goûté.

Pendant l'excursion les autres filles vont se reposer. En surveillant le dortoir, je traverse l'immense espace, et je vais en esprit vous faire une visite, à vous, ma Révérende Mère et à chacune de mes bien-aimées Sœurs.

Déjà, je ne puis plus vous suivre, et je me dis : notre bonne Mère est-elle à Juneau ou à Victoria ? Nos chères Sœurs des missions du Canada et des Etats-Unis sont-elles encore à Lachine ? Les obédiences sont-elles proclamées ? Où est telle ou telle de nos Sœurs ? — Vous devinez bien, mes chères Sœurs, que je dus payer les frais de ce voyage de l'imagination et du cœur. Peu importe, il fait bon revivre ainsi par le souvenir !..

Je songeais à faire lever les enfants, lorsque tout à coup elles sautent en bas de leurs lits et me disent : “Sister, steamer is coming.” J'avais bien entendu crier un sauvage, mais je n'avais rien compris. En moins de cinq minutes, nous sommes toutes dehors. C'est l'*Artic*, revenant de St-Michel. Deux anciennes filles de l'école, qui étaient revenues pour passer quelques semaines ici, retournent dans leurs familles. Une de nos enfants part aussi. C'est regrettable qu'elle laisse l'école si jeune, à quinze ans ! Elle est très intelligente et pourrait faire beaucoup de bien au milieu des siens, si elle passait encore un an avec nous. Son père, qui demeurait tout près d'ici, sous une tente, depuis le passage du dernier bateau, venait tous les jours s'asseoir sur la clôture, en face du couvent, pour regarder jouer les enfants. Il disait à Monica, sa fille, combien il était surpris que les enfants parussent si heureuses. “Elles ne paraissent pas avoir peur des Sœurs” disait-il, elles sont toujours autour d'elles.” Il lui demanda si c'était bien vrai que les Pères avaient tué la petite Lucila qui mourut au couvent l'année dernière.

8 Août. — Nous sommes témoins des coutumes superstitieuses qui accompagnent le décès des Indiens. C'est une jeune femme qui est morte. Hommes, femmes et enfants sont réunis dans la cabane et font un tapage affreux. Les sauvages des environs se rassemblent. Le jour, ils mangent

et se reposent, et toute la nuit, alternativement, les hommes, les femmes, puis les enfants forment un cercle autour du cadavre ; ils chantent ou plutôt se lamentent en remuant les épaules régulièrement, ou exécutant des danses convulsives. Nous pouvions suivre de notre dortoir cette scène épouvantable ! Cette pauvre malheureuse avait été frappée subitement par la mort. Le Révérend Père Robaut avait été appelé, mais en vain : elle était déjà morte quand il arriva.

Elle n'était pas baptisée, ou si elle l'était, elle ne faisait pas mieux que ceux qui ne le sont pas. Que c'est pénible de voir ces pauvres misérables s'obstiner dans leur infidélité, quand le bon Dieu leur envoie des apôtres dévoués comme le sont nos Révérends Pères !

17 août. — Enfin le « *Yucon* » nous est annoncé par les Indiens. Aussitôt, nous nous rendons sur le rivage, assurées que le bateau nous amène cette fois le Révérend Père Tosi, dont l'absence nous a semblé si longue. En effet, le bon Père est à bord. Après avoir mis pied à terre, il nous bénit, puis les Révérends Pères Robaut et Monroe, tout heureux de revoir leur supérieur, devenu leur Préfet Apostolique, s'empresent de l'emmener chez eux.

18 août. — Hier, c'était fête chez les Révérends Pères, à l'occasion de l'arrivée du bon Père Tosi. Aujourd'hui, c'est notre tour. Sœurs et enfants assistent à la messe du Révérend Père, à l'église, et le chant, vous pouvez vous l'imaginer, ne fait pas défaut. La messe terminée, le Rév. Père exprime, en termes émus, le bonheur qu'il éprouve à revoir ses chers Indiens. Il leur parle de Léon XIII ; il essaie de leur faire comprendre la tendre affection que leur porte ce Père de tous les chrétiens, à eux, pauvres enfants de l'Alaska, et il termine en donnant à tous les assistants la bénédiction papale. Vers 2 heures de l'après-midi, tous nos enfants sont réunis pour présenter leurs hommages au Rév. Père Tosi.

Les filles font assez jolie figure, avec leur costume barre jaune et gris ; les garçons, de leur côté, ajoutent agréable-

ment au coup d'œil de la salle, avec leurs pantalons gris et leurs gilets rouges, galonnés de blanc, vous savez bien les beaux gilets que notre Révérende Mère avait reçus des élèves de St. Norbert, et qu'elle leur a envoyés. La fête terminée, le bon Père félicita les enfants de leurs progrès ; il leur parla des bienfaiteurs de la mission de Ste-Croix, des élèves de Lachine, etc.—puis il nous parla longuement à nous-mêmes de son voyage, de son entrevue avec notre S.P. le Pape, etc., etc. Et, pour ne citer qu'un petit détail de la tendresse de ce Père par excellence : « Et que mangent et que boivent vos bons Pères et vos bonnes Sœurs ? » demanda-t-il. Tant d'attentions nous attendrirent, et nous disions : Quoique la partie la plus infime de la grande famille chrétienne, nous avons une place dans le cœur du Vicaire de Jésus-Christ.

20 août. — Nous recevons nos emplois bien solennellement. Sans entrer dans les détails, je vous dirai seulement que j'ai l'honneur d'être désignée comme une des fondatrice de la nouvelle mission. Nos Sœurs Marie Zéphirin, Prudence et Pauline sont les trois autres élues ; mais pour le moment, il faut nous contenter de nos titres, il ne paraît pas que nous nous rendions prochainement à notre nouveau poste. Nous avons d'ailleurs bien de quoi nous occuper en attendant.

23 août. — Nous saluons avec reconnaissance l'arrivée du « St-Michel, » qui nous apporte le reste de nos provisions. Reléguées, comme nous le sommes, dans cette partie du monde presque inaccessible, on comprend que c'est un événement de la plus haute importance que la rentrée des provisions pour l'année ; mais, après le déballage des effets, nous reconnaissons qu'il n'y a pas le tiers des provisions demandées. Le poisson sec, qui est la nourriture ordinaire des enfants, sera très rare cette année : les pluies continues que nous avons eues depuis près d'un mois ont contribué à gâter le poisson qui était au séchoir. Habitué à compter sur la Providence, le bon Père Tosi ne se décourage pas, mais il n'est pourtant pas sans quelque inquiétude.



24 août. — Passage de l'“ Artic.” Nous nous hâtons d'y jeter quelques lettres qui vous arriveront, nous en avons la confiance, dans le cours de l'hiver, ainsi qu'à nos chères familles.

Pendant que vous êtes à Lachine au plus fort des chaleurs de l'été, ici c'est le temps de monter les poêles, dans les classes j'entends, car dans la Communauté, nous avons eu du feu presque tous les jours.

27 août. — Dans l'après-midi, nous sommes surprises d'apercevoir dans la cour une dizaine d'indiens à la mine plus ou moins suspecte. Ce sont les gens de Nulato qui viennent chercher leurs enfants. Ces pauvres sauvages, abusés par les calomnies des protestants, ne veulent pas, disent-ils, que “ leurs enfants soient mis en barils, pour faire du lard salé.”

Notre bon accueil, la liberté où nous les avons mis d'emmener leurs enfants, et par-dessus tout, la nourriture que nous leur avons offerte, les a complètement désarmés.

Toutefois, ils emmènent avec eux neuf de nos enfants, deux garçons et sept filles. C'est une peine pour nous, sans doute, mais réflexion faite, nous nous consolons, en pensant que l'un d'eux déjà malade, mourra dans le cour de l'hiver, et c'est une mauvaise affaire, comme vous le savez, lorsqu'il en meurt quelqu'un dans notre maison. Tous sont assez instruits d'ailleurs pour conserver leur religion et peuvent même faire du bien à leurs parents.

31 août. — Nous sommes toutes joyeuses, ce matin, et savez-vous pourquoi? Une fleurette, à peine sortie de sa tige, en est la cause. A Lachine, à Vaudreuil, on ne la regarderait pas, mais ici !... C'est une *pensée*, la première que la terre d'Alaska ait produite. Nous la déposons solennellement au pied de la statue de sainte Anne.

8 septembre. — Ce jour anniversaire de la fondation de l'Institut nous rappelle à toutes de bien douces réminiscences. Nous le célébrons dans la joie et l'action de grâces, en union avec vous toutes, bien-aimées Sœurs.

Je me transporte à Vaudreuil, à ce cher berceau, où pen-

dant cinq belles années j'ai pu recueillir les bénédictions semées par les travaux de nos Mères fondatrices. Nous avons messe solennelle et bénédiction du Saint-Sacrement.

11 *septembre*. — Un frère convers commence, avec un indien, à plafonner notre dortoir. Ce n'est pas sans besoin. Imaginez que le toit consiste en simple bardeau cloué sur des planches espacées de trois à six pouces. Dans le pignon, les planches mal jointes laissent un libre cours à l'air et remplacent avec avantage la *cheville ventilatoire*. Une nuit, nous sommes éveillées par un bruit inaccoutumé : c'était le rideau de séparation entre les deux dortoirs, qui était secoué par le vent et traînait sur le plancher.

Et quand nous avons de la pluie donc ! c'est une vraie inondation dans le dortoir. Nous en fâchons-nous ? Pas le moins du monde : nous avons appris à bénir Dieu des vents, de la pluie, et même des tempêtes. Le pire mal, c'est d'avoir à se chercher un gîte protecteur.

13 *septembre*. — Grosse gelée. Les jours décroissent rapidement : à 7 heures P. M. nous allumons la lampe. Nous voyons le soleil qui n'a pas paru depuis quinze jours. Il semble que la vie revienne avec le soleil.

24 *septembre*. — Grande bénédiction pour nous : le Révérend Père Tosi, qui est maintenant préfet apostolique, fait la visite pastorale de notre maison. Il a des paroles de bonté pour chacune de nous et nous encourage dans notre œuvre de dévouement, nous recommandant bien toutefois de ne pas excéder les bornes de la prudence au sujet de la mortification.

En compensation, il nous engage à faire beaucoup d'actes de patience, d'abnégation, de résignation à la volonté de Dieu. Le climat, influant beaucoup sur le système nerveux, il nous dispense du jeûne et de l'abstinence pour un an.

25 *septembre*. — La scène change : nous arrachons les navets. Je dirige encore les gargons dans cette besogne. Le temps est tellement froid qu'il me faut revêtir le *parky*. Quel n'est pas mon bonheur ! C'est le *parky* de Monseigneur Seghers, l'apôtre-martyr de l'Alaska.

Comme pendant de mon nouvel habit, je suis chaussée d'une paire de bottes indiennes en beau *seal* jaune.

Les navets sont très petits : il y en a fort peu qui ont plus de cinq à six pouces de diamètre ; mais nous les amassons tous scrupuleusement ; ce sera un régal pour les enfants et pour nous dans le cours de l'hiver.

30 septembre. — Ce matin, nous allumons la lampe pour le lever jusqu'à 6 heures et un quart. Ce soir nous l'allumons à 5 heures et demie.

Quoique novice dans le métier, j'ai fait du pain ; vous croyez qu'il ne sera pas mangeable, eh bien ! détrompez-vous, il est très bon !

1er octobre. — Fête du saint Rozaire. Nos enfants redoublent de ferveur pour réciter le chapelet. Quinze filles ont fait la sainte Communion ce matin. La sainte Vierge doit regarder avec complaisance cet humble petit troupeau de l'Alaska qui essaie de mêler ses louanges aux mélodies du ciel et aux concerts harmonieux de la terre. Après la messe, grand émoi ! un frère convers vient annoncer à ma Sœur Supérieure, que notre vache, notre unique vache est morte. La pauvre bête s'est fait mourir à manger des navets. Nous serions tentées d'appeler cet accident un grand malheur ; mais puisque Dieu l'a voulu, nous disons : " Que son saint nom soit béni ! " D'ailleurs nous ne voulons pas douter de sa Providence toujours bonne et secourable dans nos pressantes nécessités. Pour fortifier notre confiance éprouvée, voilà qu'on nous offre à acheter aujourd'hui abondance de gibier : lapins, poules, oies sauvages, etc.

2 octobre. — Fête des Saints Anges Gardiens et fête de notre Révérende Mère. Nous passons toute la journée à voyager entre Lachine et Victoria, vous cherchant. Révérende et bonne Mère, afin de vous offrir nos souhaits d'heureuse fête. Notre communion, toutes nos œuvres de la journée sont pour vous, aussi bien que nos pensées et nos vœux. Après le déjeuner, ma Sœur Supérieure et ma Sœur Marie Zéphirin, habillées en costume de voyage.

parapluies, etc., vont frapper à la porte de la cuisine : c'est notre Révérende Mère et ma Sœur Marie Mélanie qui arrivent pour passer le congé avec nous. Vous vous imaginez bien, bonne Mère et chères Sœurs, que cette visite nous met toutes en liesse. Nous nous disons : Ah ! que serait-ce si c'était vrai !! C'est le premier artifice du congé, mais ce n'est pas le dernier. On me fait l'honneur d'une superbe et touchante fête à l'occasion de mes trente-quatre ans révolus. Je ne voudrais pas vous répéter le *compliment*.

4 octobre. — Retour du Révérend Père Tosi qui a fait un voyage bien consolant dans ses missions. Chemin faisant, avec son bon compagnon Ambrose, il a tué quarante-deux oies ou poules. Nous en avons eu la plus grande part.

5 octobre. — Notre vie de missionnaires, avec ses privations et ses sacrifices de tout genre, n'est pourtant pas sans consolations. Les enfants que nous instruisons, malgré leur ignorance de toutes choses, nous surprennent parfois. L'un d'eux, dont le caractère est très difficile, après avoir lassé la patience de sa maîtresse toute la matinée, fut mis en pénitence au réfectoire avant le dîner. Il refusa ensuite de manger. On ne le pria point et on le laissa partir à regrets car il est délicat. Quelques bonnes paroles de ma Sœur Supérieure le touchèrent tellement qu'au souper il arriva tout triste et ne mangea pas encore cette fois. La maîtresse l'encouragea bien doucement à prendre son souper, mais ce pauvre enfant de sangloter et de répondre : "Sister, I am so sorry for having been a bad boy !"

Il refusa de prendre autre chose que son pain et du thé. Il s'était confessé avant le souper, demain il fera la sainte Communion et j'en suis sûre, il sera *good boy* au moins deux ou trois jours. Priez, s'il vous plaît, bonnes et chères Sœurs que le bon Dieu nous donne les moyens d'élever et d'instruire un grand nombre de ces pauvres infidèles qui deviendront de fervents chrétiens, nous l'espérons, et même de puissants auxiliaires dans l'œuvre de la propagation de la foi.

14 octobre. — Tout le monde est occupé à calfeutrer les

fenêtres et les joints avec de la mousse. Il était temps : il fait aujourd'hui une tempête en règle ; dix pouces de neige, les vitres sont toutes gelées ce soir. Les nouvelles arrivées trouvent qu'il fait froid, mais les anciennes missionnaires disent qu'il fait doux. La glace n'est pas encore solide, mais, depuis plusieurs jours, le fleuve n'est pas navigable, à cause de la descente de la glace comme au printemps. Les nuits sont si froides depuis trois semaines en haut du Yucon qu'il se couvre de deux ou trois pouces de glace.

17 octobre. — Deux de nos filles sont très malades ; le Révérend Père Rogaru est appelé et donne une saignée à l'une, et ordonne un vésicatoire à l'autre. Justina, à qui nous avons appliqué la mouche noire, avait eu une hémorragie. Ma Sœur Marie Zéphirin, devinant que la vue du sang était le plus grand mal de l'enfant, se tourne vers nous et nous dit en français : " C'est bien assez, nous allons lui dire qu'elle est mieux maintenant." Le Révérend Père dit lui-même le premier mot et se disposant à partir il dit : " All right, she is very well now." En effet, au bout de dix minutes, nos deux malades étaient bien tranquilles et bien mieux. Vous avez là une idée du caractère généralement imaginaire des Indiens.

22 octobre. — Une fille de treize ans, que ses parents avaient emmenée l'été dernier, est revenue aujourd'hui.

Dès le lendemain, la mère vient en colère chercher sa fille qui avait déserté la *casine* pour aller à la chasse avec un de ses frères. La vieille fait beaucoup de tapage ; l'enfant se tient dans la chapelle et refuse de la suivre. La vieille est mise à la porte.

25 octobre. — Il a neigé beaucoup ces jours-ci, mais le temps est doux. Les jours décroissent avec une rapidité étonnante. Ce matin, à 7 heures, c'était la nuit pour nous, mais une nuit éclairée par une belle lune.

3 novembre. — Nous commençons les préparatifs de la fête de ma Sœur Supérieure, mais voilà que le Révérend Père Rogaru vient nous prier de lui faire un petit ouvrage

qui ne nous prendra, dit-il, que quelques minutes. Il s'agit de préparer sept attelages en coutil, pour les chiens, et vous savez combien le coutil est dur à coudre. Nous nous mettons donc toutes à l'œuvre, nous nous hâtons et d'une couture à une autre le bon Père nous emploie toutes jusqu'au souper.

Le lendemain, nous travaillons toute la journée aux attelages. L'habile Père Rogaru ne nous envoie que morceau par morceau pour ne pas nous décourager; nous croyons toujours avoir fini, et il revient toujours. C'est si dur à coudre que nous avons les mains ensanglantées.

5 novembre. — Encore les attelages qui n'étaient que commencés. Impossible de s'occuper de fête.

8 novembre. — Enfin les chiens seront attelés pour l'hiver, croyons-nous. Le Révérend Père est satisfait et nous exprime ses remerciements. Il est vrai que nous avons trouvé la besogne un peu rude, mais qu'elle était minime en comparaison des fatigues et des privations des dévoués missionnaires! A peine avons-nous serré les aiguilles, que c'était l'heure d'offrir nos hommages de fête à notre bonne et chère Sœur Supérieure. Les enfants s'y portent avec entrain. Leur classe a revêtu sa parure de fête : draperies rouges et blanches et un joli petit oratoire à la Sainte Vierge. Les grandes filles sont placées de manière à figurer un *cœur* au milieu de la salle, et les petites en costume rose sont placées en amphithéâtre en arrière. Les garçons, avec le joli uniforme que vous leur connaissez, se tiennent alignés chaque côté du *cœur*. La fête s'ouvre par une chanson : « Beautiful feast. » Ensuite vient un dialogue. « Red, white and blue. » Trois filles représentent les trois couleurs et se disputent la primauté ; un garçon, tenant le drapeau américain, termine la querelle en les réunissant sous le drapeau patriotique. Au cours de la fête, les enfants chantent quelques couplets de cantiques en français. C'est une grande surprise pour cette chère Sœur qui trouve avec nous que nos petits sauvages pronoucent bien le français. La Sœur Supérieure remercie en

termes touchants ces chers enfants et leur accorde un grand congé pour le lendemain. Le Révérend Père Tosi veut bien être de la fête, et vient dire la sainte messe au couvent, et par une délicatesse qui lui est ordinaire, il envoie à l'heure du dîner : deux bocaux de confitures et un flacon d'olives conservées. Ma Sœur Marie Angilbert nous avait préparé un beau festin : beau morceau de daim, deux oies farcies, des légumes, des tartes et des gâteaux sans œufs, mais délicieux quand même.

A cinq heures, bénédiction du Saint-Sacrement à laquelle le Père Rogaru chante un "Quid retribuam" fort touchant. Le soir, il y a récompense de bons points. Ces récompenses consistent en quelques objets utiles qu'il aurait fallu donner deux ou trois jours après.

13 novembre. — Ce matin, nos chères Sœurs novices professes sont agréablement surprises de trouver dans la chapelle un petit oratoire que domine la statue de St Stanislas.

Grâce à la bienveillance du Révérend Père Rogaru, les quatre novices professes vont faire un tour de traîneau au village indien. Elles étrennent les attelages.

15 novembre. — Départ du Révérend Père Rogaru. Rien de plus imposant que le départ de ces héroïques apôtres pour leurs campagnes toujours indéterminées pour le lieu et la durée. L'équipage (sept chiens attelés à un traîneau) attend à la porte. Bientôt un indien et Gabriel, un grand garçon de l'école, se place en avant des chiens. Enfin le bon Père, suivi des Révérends Pères Tosi et Monroe, debout près de la voiture, tous trois la tête découverte, font le signe de la Croix et récitent les prières de l'Itinéraire. Les deux guides partent et les chiens les suivent sans ordre. Plusieurs de ces chiens n'ont pas l'habitude du service ; ils n'ont pas fait deux arpents que le Révérend Père, qui était à l'arrière du traîneau, avait lui seul toute la charge. Comment Dieu, qui compte la moindre chose faite en son nom, pourrait-il ne pas récompenser par un peu de succès tant de dévouement !

16 novembre. — Ma Sœur Supérieure qui, jusqu'ici, se char-

geait de confectionner les habits des garçons, se voit obligée d'abandonner cette besogne trop forte pour sa santé. Les filles ont assez du raccommodage. C'est moi qui la remplacera à la machine à coudre.

J'aurai ainsi plus de temps pour étudier l'anglais et le Malamut ou Innuit qui est le dialecte des Indiens de Kanélik, la future mission. Ma Sœur Supérieure a la bonté de nous faire une heure de classe anglaise tous les jours.

20 novembre. — Le soleil se lève à  $9\frac{1}{2}$  heures et se couche à  $2\frac{1}{2}$  heures maintenant ; mais quelles belles nuits nous avons ! La lune est si claire, les étoiles sont si brillantes qu'il nous semble être parfois réellement plus près du ciel.

Les Sœurs sont obligées de faire une promenade tous les jours. Cette agréable ordonnance est très sage, car la salle de communauté, le dortoir et le réfectoire, qui seraient à peine confortables pour six ou sept sœurs, sont évidemment trop petits pour onze ; l'air est bientôt vicié et nous regrettons parfois que le temps de la *cheville* soit passé.

Depuis quelques jours, ma Sœur Marie Antonia fait la classe aux enfants du village voisin qui commencent à se rendre à l'école. Plusieurs fois Simon les avait invités à se rendre ; mais comme ils avaient abondance de poisson, c'était le temps de fêter ; alors tous, jeunes et vieux, passaient leurs jours et leurs nuits à manger et à danser, ne dormant que lorsqu'ils ne pouvaient plus faire ni l'un ni l'autre.

Ces enfants restent ici toute l'avant-midi et reçoivent chacun un morceau de pain et une tasse de thé.

5 décembre. — Nous éteignons la lampe à  $8\frac{3}{4}$  heures de l'avant-midi et nous la rallumons à  $3\frac{1}{2}$  heures de l'après-midi. Le lever du soleil est magnifique. Il fait très froid depuis plusieurs jours, mais cela ne nous empêche pas de faire notre promenade journalière ; les vitres n'ont pas dégelé, elles sont épaisses d'un pouce. Le thermomètre donne aujourd'hui 33 au-dessous de zéro, mais il est placé dans un petit tambour qui reçoit même la chaleur d'un poêle placé à 3 pieds de la porte. Il serait peut-être dangereux d'exposer le thermomètre au grand froid du dehors.



Grâce aux nombreux présents de nos dévouées Sœurs du Canada et des Etats-Unis, nous n'avons que très peu à faire pour préparer les étrennes des enfants. On dirait vraiment que nos chères Sœurs avaient les enfants sous les yeux pour ajuster robes, gilets et tabliers.

15 *décembre*. — Depuis plusieurs jours nous avons un froid intense, le thermomètre marque, le matin, 40° à 48° au-dessous de zéro. L'heure du levée est fixée à 6 heures.

Plusieurs raisons ont motivé cette décision ; d'abord le froid affecte plusieurs Sœurs qui ont besoin de plus de repos, ensuite travailler si longtemps à la lumière de la lampe est une dépense extraordinaire d'huile, sans compter que la vue des Sœurs est bien vite altérée. Nous sommes aux jours les plus courts, nous éteignons la lampe à 9½ heures et nous la rallumons par stricte nécessité à 3¼ heures. Nous faisons grand usage de châles, de capelines, de manteaux, etc. Ma Sœur Marie Prudence, qui surveille le déjeuner des enfants, est obligé de mettre son parky, des mitaines et un petit châle par dessus sa capeline. Le pain, les patates, tout est gelé dans la cuisine et les réfectoires.

Hier, l'eau était tellement gelée dans les barils, qu'il était impossible d'en avoir une pleine tasse. Nous faisons dégeler le pain etc. Chose surprenante, les nouvelles arrivées sont celles qui sentent moins le froid. Ma Sœur Marie Eloïse souffre quelquefois de la névralgie, mais du reste, elle est assez vigoureuse.

19 *décembre*. — Nous avons un dégel complet. Une petite neige adoucit le temps. Figurez-vous l'espèce d'inondation causée par la fonte de trois pouces de glace sur les vitres et sur les gouttières qui viennent du toit.

20 *décembre*. — En dépit de cette espèce de déluge, il faut bien songer aux examens : le Révérend Père Tosi fait celui de la classe de ma Sœur Marie Antonia. Il est très satisfait d'entendre ces dix-sept enfants dire très bien leurs prières et chanter plusieurs strophes du Rosaire (en indien bien entendu). Tous les matins, ces pauvres enfants arrivent ici vers 6½ heures, ils ont près de trois milles à faire, et sou-

vent ils n'ont pas mangé depuis la veille. A 9 heures, Sœur Marie Antonia se rend auprès d'eux ; elle leur fait dire leurs prières et leur catéchisme, elle les fait chanter et leur apprend à lire et à parler l'anglais. Vers 11½ heures, elle leur donne une tasse de thé et un morceau de pain. Nous les avons vus léchant les bancs sur lesquels leur pain avait été déposé, afin de n'en pas perdre une miette. Pauvres enfants ! Chaque jour la maîtresse doit ôter la portion à quelques-uns qui cherchent à l'emporter à leurs parents, ce qui est expressément défendu pour le bien propre des enfants qui n'auraient pas souvent leur part.

24 décembre. — Préparatifs immédiats pour la grande fête de Noël. Les ménages sont finis, mais il reste à faire la parure à l'Eglise et à la chapelle, les crèches, etc.

Ce matin, le Révérend Père Tosi exprimait la peine qu'il éprouvait de n'avoir pu se procurer un enfant Jésus convenable. Ce sera, dit-il, pour une autre année.

Jugez quelles furent sa surprise et sa joie lorsque ma Sœur Supérieure lui présenta le magnifique enfant Jésus donné par notre Révérende Mère. C'était du bonheur de part et d'autre.

25 décembre. — C'est la fête par excellence. Nous avons la messe de minuit aussi solennelle que possible. Il y a diacre et sous-diacre. Nos enfants chantent de tout leur cœur et très bien la messe des Anges en plain-chant.

A la messe de l'aurore, ils nous font entendre les cantiques de Noël en anglais. Trente de ces chers enfants s'approchent avec beaucoup de foi et de piété de la sainte Table. Avant la sainte communion, le Révérend Père Tosi, l'Hostie en main, rappelle aux enfants que ce même Jésus dont ils voient la charmante représentation, ce même Jésus qui naquit à Bethléem, annoncé par les Anges, va descendre dans leurs cœurs.

Il exprime ainsi brièvement les autres actes préparatoires ; nous nous associons à ces touchantes prières, et nous espérons, Jésus descendit avec amour dans le cœur de ces pauvres enfants. En cet heureux moment, bien chère Mère

et chères Sœurs, vous ne fûtes pas oubliées. Nous songions qu'à Lachme, à cette heure-là, vous aviez déjà eu depuis plusieurs heures votre messe de minuit, et nous le savons, vous aviez prié pour nous !

A la messe du jour, les Indiens se rendent en foule à l'église. Quelle consolation ce serait pour nous, pour les Révérends Pères surtout, si ces pauvres malheureux se rendaient enfin à la grâce ! Après la messe, dix-neuf de nos enfants externes viennent tout joyeux admirer cet arbre merveilleux qui donne à l'un un pantalon, à l'autre des jouets, des mouchoirs ; aux petites filles des robes, des tabliers. Ce qui les charme davantage, c'est le petit sac de bonbons qui accompagne le présent de chacun. Grâce aux fameuses boîtes venant de nos chères Sœurs de là-bas, tous les enfants ont leur part.

26 décembre. — Le Père Barnum veut bien se rendre au couvent pour faire le dépouillement de l'arbre de Noël.

Cette distribution nous vaut une agréable récréation, elle commence par une chanson : « Christmas bell, » qui est interrompue par de gracieuses récitations dont les garçons et les filles font les frais. Les Révérends Pères et les Frères disent qu'ils n'ont rien entendu de mieux dans les écoles des Etats-Unis. Le tout se termine par un chant de reconnaissance. Le plus grand plaisir pour ces pauvres enfants, c'est qu'ils sont libres d'emporter chez eux tout ce qu'ils ont reçu. Notre chère Sœur Marie Antoinette est plus heureuse que le plus heureux de la bande.

31 décembre. — Le R. P. Tosi nous envoie des étrennes dignes de son grand cœur : un baril de bœuf salé, un baril de beurre, un baril de lard salé, soixante livres de saindoux, une boîte de légumes conservés, un baril de pois, une boîte de lait condensé, etc., etc. Nous avons reçu de toutes ces provisions au mois de septembre ; mais nous en usons avec beaucoup de discrétion, afin d'en avoir pour toute l'année. Nous pourrions maintenant avoir du beurre un peu plus souvent.

Nous sommes bien reconnaissantes de tant de générosité ;

mais nous ne pouvons nous défendre d'une certaine crainte : si ces bons Pères allaient souffrir à cause de leur prodigalité envers nous !.....

*1er janvier.* — Avec vous toutes, nous saluons la nouvelle année que le bon Dieu nous accorde. S'il a entendu nos vœux, Révérende Mère et chères Sœurs, 1894 sera pour vous toutes une année de paix, de bonheur et de consolations de toutes sortes.

Les RR. Pères viennent nous bénir et nous porter leurs vœux de bonne année.

*4 janvier.* — Nos petites Sœurs Novices Professes allèrent faire une visite au village indien. Elles furent assez hardies pour entrer dans les *casines* qu'elles trouvèrent horribles. Elles revinrent le cœur malade ; Ma Sœur Marie Eloïse fut presque une journée sans pouvoir manger.

*10 janvier.* — La température est de 48° au-dessous de zéro. Les Sœurs disent que c'est l'hiver le plus rigoureux depuis leur arrivée dans le pays. Rarement elles ont vu autant de neige.

Les écoliers de Ma Sœur Marie Antonia montrent peu d'assiduité depuis quelques jours. On ne saurait se faire une idée de ce que ces enfants ont à souffrir pour venir à l'école.

Outre le froid et la longueur du chemin, les parents les enferment et les maltraitent pour les empêcher de venir. Une des petites filles, bien docile, retourne chez elle un soir emportant un peu de thé qu'elle avait eu comme récompense. Les parents infusèrent le thé, et sacrifiant leur grammaire ordinaire, le versèrent bouillant sur la tête de l'enfant, comme un acte de réparation au Manitou irrité de la voir apprendre à aimer notre bon Dieu. L'enfant n'est pas revenue.

*16 janvier.* — Qu'elle surprise nous était réservée pour aujourd'hui !... Des lettres ! Vous ne sauriez croire la joie que nous procure ici l'arrivée d'un sac de lettres. Monsieur Linn revient de St-Michel. La difficulté de voyager, à cause

de l'immense quantité de neige, l'empêche de se rendre jusqu'ici ; mais il envoie un de ses hommes nous porter la malle.

Ma Sœur Supérieure donne le *Benedicamus*, que nous répetons par toute la maison. Nous adressons un merci bien cordial à toutes les bonnes Sœurs qui ont bien voulu nous réjouir par leurs aimables lettres.

18 janvier. — Le soleil se lève à 9 heures et 20 minutes et se couche à 3 heures P. M. Le temps est toujours froid et les Sœurs ont toutes un peu de grippe.

24 janvier. — Un garçon de l'école alla, ces jours derniers, voir son oncle au village indien. Le P. Monroe l'accompagna, espérant faire quelque chose pour le pauvre oncle, qui était mourant. C'était le temps de la danse depuis plusieurs jours, le démon lui-même était au milieu d'eux. Le sorcier, qu'on appelle ici le *big doctor*, fit si bien que le pauvre John se laissa gagner et refusa de revenir. Le lendemain, Simon alla faire des tentatives pour le ramener ; mais déjà le malheureux était engagé dans l'orgie. Simon revint seul, disant que le mauvais esprit faisait mouvoir John tout comme les autres. Nous sommes réellement peinées de ce départ. John était si bon ! Il y a huit jours à peine, il faisait pieusement la sainte communion.

26 janvier. — Depuis quelques jours Esther, une enfant de douze ans, souffrait de la grippe. La mère l'apprit bientôt et vint, en *pleurnichant*, demander à voir sa fille. Ma Sœur Marie Winifred, qui connaissait la vieille, pour lui avoir déjà fait une scène, à l'arrivée d'Esther, l'automne dernier, lui répondit qu'elle ne la verrait pas. Vers 5 heures, le père arrivait, armé d'un énorme bâton, et réclamant sa fille. Heureusement le Père Tosi était au couvent : il amena chez lui le mécontent et apaisa son courroux en lui donnant une pincée de thé et une feuille de tabac.

Le lendemain, les deux revinrent ensemble. Il y eut encore un assaut de la part de la mère qui voulait entraîner son enfant ; mais en définitive, tous deux se retirèrent, laissant Esther au couvent. Vous croyez que c'est fini ; mais non, ils

recommencent leurs tentatives. Ma Sœur Supérieure, fatiguée de leurs sottises, laissa enfin partir Esther.

En passant, je vous signalerai un fait qui peut vous donner une idée du peu d'aptitude qu'ont les Indiens pour les choses de Dieu. Ils sont tout matière ; aussi, pour parvenir à leur faire comprendre les choses spirituelles, il faut bien se servir de comparaisons prises dans leur milieu. Un jour, à l'église, le Père leur parlait depuis assez longtemps. Tout heureux de l'attention que les enfants semblaient donner à ses paroles, il s'animait, lorsque dans ses comparaisons, il lui arriva de dire : « *The steamer is coming.* » En entendant ces mots, tous les enfants se précipitent hors de l'église, en s'écriant : *Steamer.* Nous étions toutes déconcertées.

5, 6 février. — Après l'avoir sollicitée depuis longtemps, nous obtenons enfin la faveur de l'exposition du Saint Sacrement, les lundi et mardi gras, de 3 heures à 5½ heures, P. M. C'est un grand bonheur pour nous et nos enfants de passer ce temps aux pieds de Jésus-Hostie.

7 février. — Le thermomètre donne 56° au-dessous de zéro. Nous commençons le carême. Comme compensation aux dispenses qui nous ont été accordées, et pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, nous nous levons à l'heure de la règle. L'exacte observation de nos saintes règles, avec les privations multiples que nous rencontrons, sera notre jeûne de la sainte quarantaine.

Nous trouvons parfois chez nos enfants l'intuition de la pénitence. Cette après-midi, Madeleine, âgée de dix ans, avait à recevoir quelques coups de discipline (c'est ainsi que les enfants expient leurs fautes). Ma Sœur Marie Winifred, qui est comme une bonne mère pour ses élèves, lui fit comprendre que cette punition lui mériterait son pardon devant Dieu. L'enfant, regardant sa maîtresse, lui dit : « *Sister, our Lord drove away seven demons from Magdalen, he will surely forgive me.* » Elle ajouta : « Ma Sœur, frappez-moi sur la tête, afin d'y faire entrer quelque chose de meilleur. » Ma Sœur Marie Winifred n'y tint plus, elle pleura d'attendrissement et de reconnaissance. Et l'élève fut pardonnée.

14 février. — Le R. P. Tosi fait part à la Sœur Supérieure de ses inquiétudes au sujet des Indiens du village. Ils n'ont plus rien à manger, et il craint qu'ils ne viennent en grand nombre et tout armés pour s'emparer des provisions conservées dans notre magasin. Il demande que nous préparions des endroits moins connus des enfants, afin d'y cacher de la farine et autres provisions. En cas d'invasion, nous transportons ces réserves le soir après le coucher des enfants.

Le Révérend Père nous annonce qu'il partira dans deux ou trois jours pour Kanélik. Nous comprenons bien que ce n'est pas la force physique de ce bon vieux Père qui pourrait empêcher ces pauvres affamés de nous enlever nos provisions ; mais sa présence seule suffit pour les retenir : il est craint, respecté de tous.

17 février. — Le Révérend Père Tosi part aujourd'hui pour Kanélik. Il vient dire sa messe au couvent, nous assistons toutes à son déjeuner. Il nous demande de prier bien fort pour lui. A 9 heures nous nous rendons sur la route pour le voir partir et recevoir sa bénédiction. Onze chiens sont attelés au traîneau, l'indien qui accompagne le Révérend Père marche en avant. En arrière du traîneau, vient le cher Père, courbé par l'âge et plus encore par le rhumatisme. Quel courage, quel dévouement dans cette âme d'apôtre !

Pendant cette absence, le R. P. Barnum sera notre chapelain et notre confesseur.

18 février. — L'hiver est si rigoureux, que nous brûlons presque la double quantité de bois des années précédentes. Trois hommes, continuellement occupés à bûcher et à charroyer le bois avec les chiens, nous fournissent à peine ce dont nous avons besoin, lorsqu'il fait bien froid. Ces indiens sont si lents ! Quand un homme a travaillé trois ou quatre jours, ma Sœur Marie Pauline l'envoie se reposer trois ou quatre jours, car, dit-elle, il n'avance plus à rien. Le manque de nourriture substantielle et l'air fétide de leurs *casines* contribuent sans doute à les affaiblir.

Depuis près de trois mois, le P. Monroe aide aux garçons à charroyer l'eau pour les deux maisons. Il avait creusé à

cinq arpents du couvent, à six pieds de profondeur, afin de tirer d'une source une eau pure et excellente ; mais voilà la source tarie et il lui faut aller à la rivière, à quinze arpents du couvent. C'est une dure besogne que celle-là. L'eau est basse, et lorsque le baril est rempli, il n'y a pas deux beaux chevaux à atteler au traîneau pour monter la côte qui est à pic. Les Indiens engagés, avec nos garçons et les chiens, ne sont pas toujours capables sans l'aide des Pères.

19 février. — Le temps est tellement doux, que toutes les fenêtres sont débarrassées de leurs épais rideaux de glace. Les jours sont déjà plus longs. Nous prenons notre souper sans allumer la lampe.

A cette saison, nous voyons le soleil à peu près aussi longtemps que vous ; mais nous vous aurons bientôt dépassées.

20 février. — Du sein de notre solitude, nous n'oublions pas que c'est aujourd'hui l'anniversaire de l'élection de notre Très Saint Père le Pape. Comme vous, nous prions pour ce Père bien-aimé de nos âmes, et avec vous aussi, nous prenons grand congé. Notre chère Sœur Supérieure propose de passer en revue tous les portraits que nous possédons. Toute la journée, nous les regardons et les examinons les uns après les autres, pour les regarder encore. Lorsque tous ont été vus, nous faisons de longues vénérationes aux chères images de nos Révérendes Mères Supérieure et assistante générale, de nos vénérées Mères fondatrices, de notre dévoué P. Supérieur, M. le chanoine Bruchési et de nos bons Pères Piché et Latulipe. Nous passons ensuite à nos familles chéries, à nos bienfaiteurs et amis. Ces chers souvenirs nous encouragent et nous font du bien.

25 février. — Le temps est un peu froid mais magnifique. Le soleil se lève à  $7\frac{1}{2}$  heures et se couche à 4.40 heures.

Je travaille dans la classe des filles, afin de me servir de la machine à coudre, et je prends plaisir à observer Paula et Martha, qui dirigent le raccommodage comme deux vieilles maîtresses d'ouvrage : elles vont de l'une à l'autre, faisant découdre une pièce mal posée, raccourcissant une aiguillée de fil trop longue à celle-ci, faisant un compliment à celle-là,



changeant l'ouvrage d'une autre, etc. Vraiment, je suis étonnée de leur savoir-faire, et je pense combien notre Révérende Mère serait surprise aussi de voir Paula si habile.

27 février. — Ma sœur Marie Angilbert fait quelquefois d'excellents gâteaux tout aussi beaux et aussi bons que ceux que nous avons de temps en temps à Lachine. Nous lui demandons sa recette et elle répond : " C'est bien simple : je prends ma " *cuisinière*," je lis, je mets ce que j'ai, rien de plus ; c'est ainsi qu'elle fait des gâteaux marbrés, sans œufs, sans melasse et presque sans beurre. Elle fait aussi d'excellentes beignes et beaucoup d'autres bonnes choses qui réussissent uniquement, je crois, parce que nous sommes en Alaska, aux soins de la bonne Providence.

1er mars. — Chaque Sœur place dans les salles une petite image ou une statue de saint Joseph, qu'elle orne de son mieux. Les enfants ne pouvant tous se placer dans la chapelle, les exercices du mois de saint-Joseph se feront chaque jour dans la classe des filles, où ma sœur Marie Joseph Calasanz a érigé à grand peine un joli petit oratoire. Ma Sœur Supérieure y a exposé une longue liste de demandes. Vos intentions y sont exprimées en première ligne, Révérende et bonne Mère, et les Sœurs de la future mission de Kanélik y figurent spécialement. Ces chères Sœurs se livrent à l'étude de la langue Innuït avec plus d'ardeur que jamais.

15 mars. — Le thermomètre de notre portique donne 60 degrés au-dessous de zéro ; c'est le plus grand froid de l'hiver. Lever du soleil à 6½ heures, coucher à 6 heures.

22 mars. — Nous avons le bonheur d'avoir le reposoir du Jeudi-saint dans notre petite chapelle. Chacune a la liberté de satisfaire sa dévotion aux pieds de Notre-Seigneur.

25 mars. — La grande fête de Pâques est plus joyeuse que jamais, car le bon Père Tosi est arrivé hier. Les filles le virent de loin. Nous nous rendîmes à sa rencontre et nous reçûmes sa bénédiction, agenouillées sur la neige. Le Révérend Père est exténué de fatigue. Il peut à peine parler. Son voyage a été des plus pénibles. Le premier jour, il dut

marcher dix-sept milles en *raquettes* et coucher dans la neige, le temps étant trop mauvais pour lui permettre de se rendre au premier village. Il se gela un pied. Quand il ôta sa chaussure, son pied était dur comme du bois. Pendant une heure entière il le frictionna avec de l'huile de charbon et parvint ainsi à le dégeler, mais non sans de grandes souffrances. Tout son voyage continua comme il avait commencé, dans le froid et le mauvais temps.

Il y a, dit le Révérend Père, une grande maison bâtie pour les Sœurs à Akulurak. Les Révérends Pères transportèrent, l'été dernier, leur établissement à cet endroit qui est à peu près à une heure de marche de Kanélik, qu'ils abandonnèrent, le manque d'eau rendant l'établissement impossible. Les sauvages d'Akulurak sont très dociles, disent les Révérends Pères, et ils demandent les Sœurs avec instance.

26 mars. — Congé pascal. Nous allons, avec les enfants, faire une promenade au village indien, pour y visiter une malade. Je n'ajouterai rien à tout ce qu'on vous a déjà dit de cet amas de malpropreté et de misère. Il faut voir ces *casinos* ou plutôt ces trous malsains pour en avoir une idée juste.

1er avril. — Justina, qui parle le dialecte du village, va voir la vieille malade qui a quelque idée de se convertir. Nous lui envoyons une bouteille de médecine: de la menthe avec quelque gouttes d'eau de Notre Dame de Lourdes.

La malade et son mari, heureux d'être compris, demandent à voir le Père. Il n'y va pas tout de suite, mais il envoie Justina et Julia, comme deux interprètes, pour faire le catéchisme et préparer les deux vieillards à faire une bonne confession.

5 avril. — Les néophytes se confessent et sont baptisés sous condition. Ils surabondent de bonheur, ainsi que le Père Tosi et ses auxiliaires.

6 avril. — On parle des loups ici, et ce n'est pas un conte. Simon a chassé deux daims et les a tués. Il en dépeça un d'abord, afin d'emporter quelques bons morceaux, laissant

les autres quartiers en sûreté. Et comme il allait chercher son traîneau, les loups profitèrent de son absence pour se régaler. A son retour, il en trouva quatre en frais de débitter le gibier ; mais il s'enfuirent en l'apercevant.

7 avril. — Le soleil se lève à 5 heures et se couche vers 6 heures ; Mais il fait encore jour à 7½ heures.

Nous venons d'avoir une alerte : arrivant du catéchisme, nous entendons un vacarme effrayant dans la cuisine. Jugez de notre surprise . les portes étaient bien fermées ; et en les ouvrant nous apercevons une quinzaine de chiens au moins, qui se disputaient les derniers morceaux d'un pain. De cinquante à soixante poissons tout préparés pour demain, de cinq lapins, d'une dizaine de poulets, etc., etc., qui étaient à dégeler, il ne restait absolument rien.

Dans la cuisine, la dépense et le réfectoire des Sœurs, tout était sens dessus dessous. Malgré notre perte, nous rions de bon cœur, lorsque, après coup, nous nous rappelons l'excitation générale. Tout probablement les enfants avaient laissé une porte ouverte, et les chiens, une fois entrés, avaient fermé les portes en se battant.

10 avril. — Justina continue son apostolat : tous les jours, elle se rend au village où les Indiens s'assemblent dans une même *casine* et elle leur explique les principales vérités de la religion, d'après les enseignements qu'elle reçoit du Révérend Père Tosi et de Sœur Supérieure.

Cette fille, âgée d'une trentaine d'années, fait certainement un bien réel. Espérons que ces Indiens se laisseront toucher par la grâce et qu'ils se rendront enfin sincèrement.

15 avril. — Arrivée du R. P. Rogaru. Les nouvelles qu'il apporte de toutes les familles (de nos enfants) qu'il a visitées sont des plus consolantes. Ceux et celles qui nous quittèrent l'automne dernier sont maintenant de véritables apôtres dans leurs villages respectifs.

Les filles érigent des oratoires dans leurs maisons, y attirent les voisins, les instruisent de leur mieux et les préparent à recevoir le Père qui les visite de temps en temps. Nos filles de Nulato sont exemplaires, excepté une ou deux, qui,

bien que fermes dans leur foi, ne montrent pas assez de respect pour leurs parents et ne leur aident pas assez dans leurs travaux. Ce doit être dûr en effet, pour ces enfants qui ont goûté à la vie civilisée, de retourner chasser et pêcher, surtout par un hiver aussi rigoureux que celui que nous traversons.

Plusieurs de nos enfants ont appris avec bonheur la conversion de leurs parents. Justina, notre zélatrice, tressaille de reconnaissance envers Notre-Seigneur, à la pensée que son père et sa mère sont de fervents chrétiens depuis quelques mois.

16 avril. — Nous recevons aujourd'hui une nouvelle pensionnaire, c'est la fille adoptive du prêtre russe de la mission. Ce prêtre est très ignorant, dit-on, cependant, comme il est ici depuis plusieurs années, il a la confiance de tous les Indiens des environs. Il reconnaît la supériorité de l'école de Kosoriffsky sur toutes les écoles protestantes ou grecques, c'est pourquoi il nous envoie sa petite fille. Nous espérons que ce sera un encouragement pour les sauvages à nous envoyer aussi leurs enfants.

18 avril. — Une de nos plus belles fêtes ; nous vous y convions : dix-sept des enfants de l'école sont baptisés. Evidemment, la bénédiction de Notre Saint Père le Pape porte ses fruits ; plusieurs demandent à devenir chrétiens. Le R. P. Tosi n'agit pas avec précipitation, et il laisse languir les personnes âgées, à moins qu'elles ne soient en danger de mort ; mais il donne tous ses soins aux enfants.

19 avril. — Depuis quelques jours, nous n'allumons plus la lampe. Le soleil se lève à 4 heures ; et à 9 heures, nous lisons encore sans difficulté à la lumière du jour.

Nous sommes enchantées d'avoir de si longs jours ; cependant, nous trouvons que le temps passe trop vite, nous avons tant à faire ! Vraiment nous ne savons comment feront nos chères Sœurs, lorsque les quatre missionnaires d'Akulurak seront parties. Grâce à Dieu, nous sommes toutes en bonne santé, et le courage ne faiblit pas.

20 avril. — Les filles, sous l'habile direction de ma Sœur

Marie Jean Damascène, préparent activement l'exposition des ouvrages qui aura lieu en même temps que l'examen des classes, lors du passage de l' " Artie " pour saint Michel.

Les maîtresses s'emploient de leur côté à faire écrire des lettres de reconnaissance aux bienfaiteurs de notre école : à des Evêques, au Supérieur général des Jésuites, au Major-dome de Sa Sainteté Léon XIII. C'est le bonheur pour ces chères enfants de rendre ainsi hommage à ceux qui leur ont témoigné tant de bienveillance.

Ma sœur Marie Eloïse et moi avons passé en esprit la journée à Lachine. C'était l'anniversaire de notre départ. Est-il besoin d'ajouter que nous nous sommes rappelé heure par heure tout ce que nous avons fait, l'an dernier, durant notre dernier jour passé à notre chère maison-mère.

25 avril. — Anniversaire de baptême du Révérend Père Tosi. C'est un jour de congé et d'actions de grâces pour toute la maison : dix enfants de notre école reçoivent le baptême aujourd'hui. Ces pauvres enfants goûtent un bonheur inexprimable. Nous remarquons sensiblement que cette grâce surabondante du Baptême les transforme, et, tout naturellement, nous rendons gloire à Dieu, en union avec Notre Seigneur qui disait à son Père céleste : " Je vous remercie de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits."

Puissent ces chers enfants demeurer fermement attachés à leur foi au milieu des dangers incalculables auxquels ils sont exposés ! c'est notre prière la plus ardente.

Mais pour fêter joyeusement ce grand jour, il faut bien quelques présents. Notre chère Sœur Supérieure s'exécute parfaitement.

Je ne veux pas oublier de mentionner que ma Sœur Marie Angilbert, avec sa mystérieuse recette sans œufs et sans poudre, que vous connaissez déjà, a fait cette fois une belle tarte..... à la feuillette, bien blanchie au sucre et sur laquelle elle a formé le chiffre 59. — Les enfants, tout fiers, vont l'offrir au Révérend Père Tosi pour son dessert. Petit détail, n'est-ce pas ? mais vous nous avez tant dit que tout

vous intéresse, que je me surprends souvent à vous écrire des riens.

*1er mai.* — Toujours les poètes ont chanté ce mois comme celui où la nature offre plus de charme et fournit à l'enfant de Marie les fraîches guirlandes et les bouquets parfumés dont il pare son autel. Ici, le sol, couvert d'une épaisse couche de neige (3 pieds) et la nature, qui semble engourdie, desséchée par un froid si intense et si prolongé, est loin de présenter l'aspect riant de la saison fleurie.

Dans une instruction très pratique, le Révérend Père Barnum essaie de faire comprendre aux enfants que, sous la zone tempérée, le mois de Marie est beau entre tous; puis, avec des comparaisons extrêmement consolantes, il leur fait voir dans les fleurs mystiques de l'affection, du dévouement et de la gratitude de quoi plaire à Marie.

Ces paroles nous touchent bien sensiblement, et nous sommes édifiées de voir avec quel bon cœur tous promettent d'honorer la sainte Vierge. Nous ferons ce mois béni avec vous, Révérende Mère et bien chères Sœurs.

*3 mai.* — Vous le croirez à peine, et pourtant ce matin nous trouvons l'eau gelée dans nos pots sur nos armoires.

Les froids excessifs et la disette du poisson ont amené la famine chez les Indiens du village.

Emma alla hier visiter quelques cabanes et elle vit des Indiens qui faisaient rôtir leurs souliers pour les manger.

*10 mai.* — Un grand événement : retraite préparatoire à la confirmation. Le but de cette retraite prêchée par le R. P. Tosi était de préparer les enfants au martyre. Au martyre, direz-vous ? Oui, mes chères Sœurs, j'ai dit le mot juste et je vous le prouve.

Le bon Père répéta sur tous les tons à ces pauvres enfants qu'ils seraient tentés, qu'ils auraient à lutter contre le démon, contre les ennemis de notre foi, contre leurs parents mêmes qui s'efforceraient de les séduire par leurs caresses ou par leurs menaces.

Il leur dit avec une conviction bien sentie que, s'ils étaient fidèles à ne pas commettre le péché mortel, plusieurs auraient

certainement la couronne du martyr. Or, ceci n'est que trop vrai pour les filles surtout. Hélas ! il arrive souvent que ces dernières sont livrées par leurs parents pour un sac de farine, ou quelquefois pour moins encore. Notre chère Sœur Supérieure, qui a assisté à cette retraite, nous disait qu'elle n'a jamais si bien compris la nécessité de prier pour ces pauvres enfants.

15 mai. — Le grand jour est enfin arrivé ; c'est dans ma vie, la fête la plus touchante à laquelle j'aie jamais assisté : quarante-deux personnes ont reçu le sacrement de la Confirmation. La cérémonie a été belle, moins pompeuse qu'à Montréal ou à Lachine ; mais il y avait de quoi nous toucher davantage<sup>8</sup> : c'étaient les larmes dans les yeux et dans la voix de l'officiant ; elles firent sur nous une impression inoubliable. Le Saint-Esprit qui, pour la première fois, descendit sur ce pays infidèle, ne manqua pas de déverser ses grâces et ses dons sur ces chers enfants.

Avec quelles effusions de tendresse ce divin consolateur, cet Esprit de lumière ne dut-il pas se communiquer à ces chrétiens à peine sortis des ténèbres de l'ignorance ! Aussi, il fallait les voir heureux et transportés de joie. Ils ne parlaient pas diverses langues, c'est vrai ; mais ils ne cessaient de redire leur bonheur. De notre côté, nous bénissions le Saint-Esprit qui, après des siècles d'horreur et d'infidélité, était enfin venu renouveler la face de cette terre glacée et stérile. Et dire que nous étions les premiers témoins de cette Pentecôte en Alaska ! voilà qui compense, qui paie même ici-bas les sacrifices que nous avons faits pour venir sauver des âmes. Combien nous voudrions vous voir à nos fêtes ! vous voudriez toutes devenir missionnaires en Alaska !

16 mai. — Vêpres de la Saint Paschal qui est aussi la fête de notre vénéré Vicaire Apostolique, le R. P. Tosi. Nos enfants lui offrent leurs hommages en présence des RR. PP. Rogaru, Barnum et Monroe. C'est, au témoignage de ces derniers, un succès complet. Ils ont été charitables peut-être. Le R. P. Tosi remercia par un mot du cœur et distribua des images aux enfants et aux Sœurs.

17 mai. — Hier, nous fêtons le R. P. Tosi, et voilà qu'aujourd'hui il nous fête en nous envoyant, en l'honneur la de saint Paschal : ornements rouge, blanc et violet, ciboire, calice et ostensor en or. Nous pourrons maintenant avoir la bénédiction du Saint Sacrement dans notre petite chapelle.

Ce soir, mes Sœurs Marie Pauline, M. Angilbert, M. Antonia, M. Jean Damascène, M. Eloïse et moi entrons en retraite. Le R. P. Rogaru est notre prédicateur. Il nous fait régulièrement trois méditations et une instruction par jour, tout comme si nous étions cent religieuses en retraite, de sorte que, si nous ne sommes pas de ferventes religieuses, ce ne sera pas manque de secours spirituels. Demandez donc avec nous que nous correspondions à toutes ces grâces.

25 mai. — Nous sortons du cénacle heureuses et reconnaissantes. Nos compagnes en sont fort aises ; elles ont eu trop à faire pour leurs forces : aussi nous les mettons au repos autant que nous le pouvons.

Les froids extrêmes que nous avons eus et qui persévèrent nous ont été préjudiciables : quelques Sœurs toussent et plusieurs sont faibles.

30 mai. — Enfin la glace se brise. Deux Indiens, qui sont venus nous vendre du poisson cette avant-midi, traversent le Yucon en courant, parce que, disent-ils, la glace se divise et commence à marcher.

1er juin. — Il était temps, n'est-ce pas, que la débâcle s'opérât. Hélas ! ce ne fut pas sans une inondation et des dégâts considérables !

3 juin — Hier soir, nous sommes restées sur le rivage jusqu'à dix heures, pour suivre la crue du Yucon et admirer les énormes monceaux de glace que la rivière charrie et dépose sur ses bords. Ce que nous avons vu hier n'est rien comparé à ce que nous voyons aujourd'hui. L'eau est montée jusqu'à la moitié de notre jardin, emportant la glace avec une telle rapidité, qu'elle renverse notre palissade et déracine les arbres, tout comme la faux fauche le foin. Heureusement notre couvent est bâti sur une éminence, car autrement, nous eussions dû fuir vers la montagne. Nous



avons vu des blocs de glace d'environ 5 pieds d'épaisseur par 30 pieds de hauteur se dresser sur notre terrain, tout comme une plume. Nous aurions pu demeurer des heures et des heures devant ce terrible, mais vraiment majestueux spectacle. Le village indien, qui nous avoisine, a été complètement emporté : il n'est pas resté une seule maison, ni une seule *casine*. Les Indiens se sont réfugiés à la montagne.

Anvick, village florissant, à cinquante milles d'ici, a eu le même sort. Jamais, depuis l'arrivée des Sœurs en Alaska, il ne s'est vu pareille inondation.

Le Révérend Père Tosi vient d'arriver en canot de Nulato. Il dit que nous ne pouvons nous faire une idée de l'inondation par ce que nous avons vu ici. Un moment, le Révérend Père s'est cru perdu. Le fleuve était très large à cet endroit et il dit aux deux Indiens qui l'accompagnaient qu'il ne pouvait pas voir du tout où ils étaient rendus : il lui semblait n'avoir jamais vu cette place. Les Indiens alors se penchent et voient qu'ils touchent à des têtes d'arbres.

Le Révérend Père Tosi fait de même. Ils constatent ensemble qu'ils naviguent au-dessus d'un bois. Alors, le Révérend Père Tosi se resouvient de ce bois : il continue de ramer vers Kosoriffsky, où il arrive sain et sauf avec ses compagnons.

Maintenant que le fleuve est libre, le bateau ne tardera pas à se rendre à St-Michel. Je mets donc la dernière main à mon journal ; c'est à votre satisfaction, j'en suis sûre, car il y a si longtemps que vous me lisez, Révérende Mère, et que nos chères Sœurs vous écoutent ! Après tout, je suis persuadée que vous me faites bien facilement grâce : vous étiez si anxieuses de recevoir le journal qui devait vous donner les nouvelles de toute une année. Il me semble bien vous avoir tout dit, peut-être même vous ai-je inquiétées ;... mais, bonne Mère, et chères Sœurs, ne nous plaignez pas trop, remerciez avec nous le bon Dieu de la part qu'il nous a faite, nous ne l'échangerions pas pour les trésors du monde.

C'est dans ces sentiments que nous vous renouvelons, Révérende Mère et bien chères Sœurs, l'expression de notre reconnaissance et de notre constante affection.

Votre respectueuse et toute dévouée,

SOEUR MARIE-BENOIT.

## LA REVOLUTION DU CAP ESTERIAS (1)

(Gabon)

Par **Mgr LE ROY**

*Vicaire apostolique du Gabon.*

(Les Missions Catholiques).

(Suite et fin.)

### V. — LA SUITE ET LA FIN

En rentrant à Libreville, nous nous disions : « Peut-être il en sera comme devant. Il est si simple de faire des lois, et si simple de passer à côté ! »

Cependant, cette pièce était une base d'opérations : il fallait à l'avenir en tirer tout le parti possible. Cet article 2, par exemple, qui ne paraît que fort ordinaire et fort juste, a une portée beaucoup plus considérable que les Bengas ne l'ont vu. Il défend de livrer à un polygame une enfant baptisée ; or, comme on peut en cette mission baptiser tous les enfants, c'est la fin de la polygamie ou à peu près...

Le dernier article aura aussi de l'effet. Quand il s'agit de faire payer une amende et de se la partager, les Bengas sont intraitables.

On se disait donc comme souvent : « Il en sera ce qu'il pourra... »

Mais voici maintenant que, sous la pression première, le mouvement continue et la réforme effective a commencé.

Il y a tout près de la mission du Cap un chef de village

---

(1) Voir les annales de la Propagation de la Foi, No 55, février 1895.

qui, jusqu'à présent, a été le principal obstacle au progrès. Riche et par conséquent influent, c'est une des principales têtes de la tribu : il a signé le troisième. De son nom païen, il s'appelle Ekobo. et Pétri, de son nom chrétien.

Alors il est baptisé ? — Ecoutez l'histoire de son baptême : c'est un cas de conscience inédit.

\* \* \*

Un soir que ce brave Ekobo avait bu des choses « renversantes », il fut trouvé sur le chemin, lové comme un boa, grognant encore un peu, mais renonçant à se mouvoir et incapable de distinguer une vache d'avec un moulin. On sait que c'est là, en quelques pays, la marque de l'ébriété manifeste et coupable.

Or, Hyacinthe — justement notre Hyacinthe — vint à passer par là. Un groupe s'était formé. Le cas fut jugé grave, peut-être l'homme était en danger, on ne pouvait le laisser mourir ainsi.

Alors Hyacinthe commanda un sceau d'eau et, se tenant penché sur le catéchumène sans le savoir, il lui demanda :

« — Ekobo, veux tu être baptisé ?

« — Hon ! » murmura l'autre.

« — Alors, je t'appelle Pétri, qui est le nom d'un grand saint et facile à prononcer. Je t'appelle Pétri, et, si tu n'es pas trop saouù, *ego te baptizo in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti*, toutefois si tu n'es pas trop saouù. Amen. »

Et l'eau tombait en cascade sur le crâne du malheureux. qui, du coup, se ramassa rapidement et, se retrouvant quatre pattes au lieu de deux, rentra tout de suite à la case et s'en alla tomber sur son lit.

Hyacinthe appela cette cérémonie un baptême de « condition. »

Quoi qu'il en soit, le nom de Pétri est resté à son client ; mais si c'est un chrétien, son christianisme pratique est aussi douteux que son baptême. Il a cinq femmes. Dernièrement, ayant hérité de deux jumeaux, il a éprouvé le besoin d'organiser à ce sujet une grande cérémonie fétiche, com

pliquée de danses et de beuveries extraordinaires, une nuit de samedi, avec prolongation le dimanche, pendant la messe, et tout près de l'église. Sur sa demande, on a baptisé tous ses enfants, qui sont, du reste, fort gentils, y compris les jumeaux. Or, voilà précisément que, dans le nombre, une pauvre petite, d'environ dix ans, a été livrée tout récemment, contre marchandises, à un vieux païen, polygame et sorcier, de l'estuaire du Gabon. C'est un des cas prévus par le nouveau Code. Mais il avait été entendu que la loi n'aurait pas d'effet rétroactif. De plus, il s'agit de Pétri, un homme considérable. Enfin, l'enfant est partie et payée : c'est le fait accompli.

« Oui, disent les autres, mais il faut commencer, donner un exemple, montrer que nous tenons à ce qui a été décidé, et — voilà peut-être la bonne raison — puisqu'il y a amende à partager, c'est un bien qui nous revient et dans lequel il faut rentrer. »

Le dimanche suivant, nouveau conseil entre les Bengas. A l'unanimité, Pétri est condamné sans circonstances atténuantes à rendre les marchandises reçues du Gabonnais, à reprendre sa fille, qui sera mariée quand elle aura l'âge et qu'elle le voudra, enfin, à payer à la vénérable assemblée de ses juges une amende de vingt-cinq francs, partageable entre tous et buvable séance tenante.

C'est ce qui fut fait.

Mais, en même temps, le P. Duron, prévenu, interdisait à Pétri l'entrée de l'église jusqu'au retour de l'enfant. Ce coup lui fut plus sensible que tout le reste, à cause surtout de l'humiliation profonde qu'il en ressentait.

« — Moi, disait-il, n'avoir pas le droit de prier le bon Dieu chez lui, moi, un baptisé de « condition ! »

Le Père fut inflexible et Pétri s'en alla de lui-même, à la porte de l'église, se mettre à genoux et demander pardon à Dieu et aux hommes, promettant de reprendre son enfant, de rendre les marchandises, de brûler ses fétiches et de mettre une bonne fois son ménage en règle et son âme en état.

Depuis, plusieurs baptêmes ont été faits, beaucoup de

gens se font instruire, les offices sont assidûment fréquentés et — c'est le point capital — bon nombre d'unions se sont régularisées.

\*  
\* \*

En présence de ces dispositions, les missionnaires ne secoueront pas la poussière de leurs souliers : la station est maintenue. Matelots engagés au service de Dieu, souvent exposés aux tempêtes, souvent au calme plat, nous ouvrons volontiers nos âmes à l'espérance et, au moindre souffle qui se lève, nous hissons de<sup>n</sup> nouveau les voiles.

Peu éloigné du centre de la mission, sain, agréable, le cap Estérias recevra le Petit Séminaire du Gabon. Cet établissement du reste, demande peu de frais et est conçu d'après des idées toutes neuves. Les enfants choisis dans les diverses stations, déjà dégrossis, déjà éprouvés, autant que possible fils ou petits-fils de chrétiens, sauront pourquoi ils sont là et n'y resteront qu'en vue de leur vocation, assez rapprochés de Libreville pour pouvoir être suivis, assez éloignés pour être moins influencés par ses séductions. Le règlement est large et simple. Les études ne comporte ni Ciceron, ni Démosthène, ni même les hommes illustres de la ville de Rome. Les chrétiens ayant aussi des écrivains, des orateurs et des héros, on leur demandera de préférence leurs livres et leurs leçons. La pension, pour nourriture, habillement et divers, est d'environ cinquante francs par an, payables par l'établissement et versés quand on peut ! C'est là surtout qu'est le côté neuf.

Que dire encore pour gagner les familles ? Le séjour est aussi agréable que salubre, la plage est délicieuse, les bains de mer s'y prennent toute l'année, la nourriture est substantielle et abondante, les malades reçoivent des soins assidus ; la discipline est paternelle et le premier trousseau se compose d'un mouchoir...

Dans ces conditions, il me semble que cette institution, qui est libre, ruinerait toutes celles de France, si elle n'était pas si loin.

\*  
\* \*

Mon Dieu ! nous prenons notre misère du bon côté, comme vous voyez, puisque c'est encore là le meilleur moyen de la supporter. Mais tout de même quel sentiment d'impuissance nous éprouvons au fond de l'âme en face de tout un monde à retourner, et quel besoin nous avons de demander secours, force et lumière à Celui-là seul qui peut nous les donner !

Voilà, par exemple, une partie momentanément gagnée au cap Estérias ; c'est ce bon saint Joseph, sûrement, qui n'a pas voulu qu'une petite mission, à lui consacrée dès le principe, finit misérablement entre nos mains. Mais, maintenant, il faut faire appliquer les lois établies et, pour réussir, saint Joseph nous est plus nécessaire que jamais.

Dans un siècle ou deux, si le monde vit encore et si ce pays est devenu chrétien, on ne se doutera pas de toutes les difficultés que nous avons eues pour rétablir ici la famille telle que Dieu l'a faite.

Aussi, je ne saurais dire combien nous sommes reconnaissants envers les bienfaiteurs connus et inconnus qui, par l'entremise des *Missions catholiques* ou autrement, nous donnent des témoignages si touchants de leur sympathie. De plusieurs, je ne connais pas mêmes les initiales et je le regrette profondément : qu'ils sachent du moins, ces anonymes dont Dieu retient les noms, que toutes leurs intentions sont fidèlement remplies. Encore une fois, nos œuvres se recommandent à leurs prières ; et si Hyacinthe leur va comme catéchiste, si Joseph, Henri, Gustave, Jean, Edouard ou Rufin leur agréent comme séminaristes, je les leur abandonne...

Mais, par-dessus tout, puissent ces quelques pages inspirer aux chrétiennes qui les liront un sentiment de reconnaissance envers Dieu pour n'être point nées au cap Estérias et un mouvement d'intérêt pour nos entreprises révolutionnaires !...

FIN

# FLEURS DE CORÉE

PAR UN MISSIONNAIRE

*de la Congrégation des Missions Etrangères*

(Les Missions Catholiques).

Il n'est peut-être pas de mission dont les débuts aient été marqués par d'aussi douloureux sacrifices. Aucune ne peut offrir à l'édification du fidèle autant de pages héroïques, émouvantes et sublimes. Au moment où le conflit sino-japonais attire sur la petite péninsule coréenne l'attention de l'Europe entière, le travail dont nous commençons la publication offrira, ce nous semble, un intérêt tout particulier.

## INTRODUCTION ET DÉDICACE.

*Regina Martyrum, ora pro nobis.*

Reine des Martyrs, priez pour nous !

AVE, PRINCEPS GENEROSA,  
MARTYRUMQUE PRIMA ROSA,  
VIRGINUMQUE LILIUM.

*Salut, ô ma noble Reine,  
Rose brillante parmi les Martyrs,  
Lys très pur entre toutes les Vierges.*

*Floribus ejus nec rosæ, nec liliâ desunt.*

*(Ven. Bedæ Presb. Serm. de Sanctis).*

Les roses et les lys brillent parmi ces fleurs.

Ces *Fleurs de Corée* sont un recueil des faits les plus édifiants de l'histoire de l'Eglise de ce pays (1). histoire que

(1) *Histoire de l'Eglise de Corée*, par Ch. Dallet, miss. ap., 2 vol. in-8, Paris, 1874. V. Palmé.

T'on pourrait, à plus juste titre, appeler : Actes des martyrs de Corée. La plupart, en effet, des héros de cette Eglise naissante ont eu la gloire de confesser leur foi devant les bourreaux et de donner leur sang pour Jésus-Christ.

C'est dans ce jardin empourpré qu'a été cueilli l'humble bouquet que nous offrons à la piété du lecteur. Faire un heureux choix parmi ces brillantes fleurs, dont le sabre des persécuteurs a jonché cruellement le sol ensanglanté de cet infortuné pays, telle a été notre seule peine. Choix très embarrassant quelquefois, il faut bien l'avouer. Combien ne nous est-il pas pénible, en effet, par crainte de trop grossir notre bouquet, d'écarter tant de fleurs aux tiges violemment brisées et de laisser dans un regrettable oubli, la mémoire de tant d'illustres héros, inconnus au monde sans doute, mais dont la gloire devant Dieu sera éternelle.

La multitude donc des martyrs, la rage infernale des bourreaux, la constance invincible des victimes au milieu de supplices épouvantables, le spectacle de vertus héroïques dans un pays né d'hier à la foi ; voilà ce qui sollicitait notre admiration à différents titres et venait se presser sous notre plume. Il fallait savoir se borner. Ce sont donc seulement, les plus grands entre tant de glorieux combats et les plus illustres parmi les vainqueurs, en un mot, ce sont les fleurs les plus brillantes et les plus embaumées de la terre coréenne, que nous présentons à tous les cœurs chrétiens.

\* \* \*

En faisant bon accueil à ce récit, le lecteur voudra bien le considérer comme l'histoire des principaux martyrs de Corée, écrite, en grande partie, par leurs frères martyrs. Mgr Daveluy, l'une des dernières victimes de la persécution de 1866, avait, depuis longtemps, rassemblé avec un soin jaloux, tous les documents relatifs aux premiers martyrs de Corée. Avant lui plusieurs lettrés chrétiens, qui, eux aussi, donnèrent, depuis, leur vie en témoignage de leur foi, avaient déjà laissé des relations très exactes des souffrances et du triomphe de leurs parents et amis, tombés



avant eux sous le glaive des persécuteurs. Les pieds dans le sang des victimes, et le sabre du bourreau suspendu déjà, pour ainsi dire, sur leurs propres têtes, ces fidèles témoins, comme autrefois les notaires de l'ancienne Rome, ont écrit ces « Actes » avec une scrupuleuse exactitude et un esprit de foi et de piété dont nous avons respecté le touchant langage. Quelques mots seulement, ajoutés çà et là à cette œuvre des annalistes coréens, jettent un peu de jour sur les institutions et les mœurs du pays et relient entre eux les événements d'une même époque.

Daignent ces bienheureux amis de Dieu, bénir cette relation écrite en leur honneur ! Que ces lignes puissent exciter dans tous ceux qui liront leurs bons combats et leurs exemples héroïques, de vifs sentiments de zèle à l'égard des infidèles. Que tant de sang si pur, répandu sur la terre coréenne par le fer des bourreaux, devienne là aussi une semence féconde de nouveaux chrétiens, et obtienne à ses nouveaux apôtres le bonheur de recueillir bientôt la moisson arrosée par le sang et les larmes de leurs illustres devanciers !

*Omnes Christi martyres, intercedite pro nobis !*

O saints martyrs du Christ, intercédez pour nous !

Conformément au décret d'Urbain VIII, l'auteur ne prétend nullement préjuger les décisions de l'Eglise, à qui seule appartient le droit de décerner dans leur sens strict et véritablement rigoureux les titres de martyr, saint, confesseur, et autres semblables. En se servant de ces expressions, l'auteur n'a fait que suivre la manière habituelle de parler et reçue parmi les fidèles, dans de semblables relations.

Paris. Séminaire des Missions Étrangères, 12 février.  
(Fête des 26 martyrs du Japon).

## CHAPITRE PREMIER

*Les premiers apôtres de la Corée. A. D. 1777.*

---

*O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus. (Rom. XI, 33.) O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies insondables!*

Au nord-est de l'Asie, à l'extrémité de la Mandchourie, entourée de trois côtés par les flots de la mer, est une terre presque inconnue encore des Européens. Leurs rares navires que rien n'attire dans ces parages, sillonnent, à la hâte et comme en passant seulement, ces mers dangereuses et semblent fuir les rivages inhospitaliers de cette contrée barbare.

C'est la Corée, petit royaume détaché du grand Empire chinois, presque adossée à la Mandchourie, baignée à l'est par la mer Jaune, à l'ouest et au sud par la mer du Japon. Sa situation géographique est entre le 30° 15' et le 42° 25' de latitude nord et le 122° 15' et le 128° 30' de longitude est de Paris.

De hautes montagnes la séparent de la Mandchourie et forment entre les deux contrées, comme d'infranchissables barrières. Deux fleuves aux eaux profondes et aux bras multiples fortifient encore ces barrières naturelles, et après avoir arrosé silencieusement ces immenses forêts et ces déserts glacés, ils vont se perdre, l'un dans la mer Jaune, l'autre dans celle du Japon.

La Corée a trois cents lieues dans sa plus grande étendue, tandis qu'elle mesure à peine cent lieues en largeur. L'aspect général du pays rappelle la Suisse : partout des montagnes nombreuses se croisent et s'entrecroisent à tel point

qu'on se trouve toujours et partout environné de collines et de montagnes quelquefois très escarpées.

Les vallées les plus fertiles sont surtout habitées. Les montagnes sont généralement couvertes de forêts où l'ours et le tigre même se montrent très fréquemment ; il n'y a guère que les pauvres chrétiens traqués par la persécution qui osent se hasarder sur ces hauteurs et en disputer la possession aux animaux sauvages qui y ont établi leurs repaires. La province du Naï-Po a des vallées plus larges et très fertiles : toutefois, c'est à peine si elle mérite son nom de plaine. C'est la plus riche province du royaume, et, à cause de sa fécondité exceptionnelle, elle est appelée, à juste titre, le grenier de la capitale.

Quoique située sous la même latitude que Malte, la Corée jouit d'un climat bien différent. Ainsi que dans les pays de montagnes, l'air y est sec et très vif. Dans le temps froid, le thermomètre descend jusqu'à 25° centigrades au-dessous de zéro ; par contre, en été, les chaleurs deviennent tropicales, tempérées néanmoins par des pluies abondantes. En revanche, le printemps et l'automne sont très agréables, surtout dans les provinces méridionales.

Le sol de la Corée est, en général, assez fertile ; mais les paysans coréens sont loin d'être aussi industrieux que les Chinois. Leurs instruments, du reste, sont tout à fait primitifs et, par suite d'un travail nécessairement pénible, chacun borne son ambition à la culture de l'étendue de terrain qui peut fournir à ses besoins d'une année. Avec un pareil système et à cause de la difficulté des communications dans un pays de montagnes, si la récolte vient à manquer dans quelque province, on imagine aisément que la famine s'y tasse aussitôt cruellement sentir.

La population du royaume s'élève à près de dix millions d'habitants, tous soumis à l'autorité directe d'un roi qui reçoit l'investiture de l'empereur de Chine. Tous les ans, le roi doit payer une espèce de tribut à son suzerain, le Fils du Ciel. A part ces relations annuelles, celui-ci évite généralement de se mêler des affaires politiques du pays ; en sorte

que la Corée, bien qu'en droit la vassale de la Chine, est plutôt traitée par celle-ci comme une fidèle alliée.

\* \* \*

Si l'on excepte les rapports officiels et nécessaires avec la Chine, dont nous venons de parler, la Corée n'a aucune communication avec les autres peuples. Tout Coréen qui sort de son pays, paie de sa tête son crime ou son imprudence ; tout étranger qui foule le sol de la Corée est impitoyablement massacré. Loi cruelle et barbare qui isole du reste du monde ce pays si intéressant, et qui, pendant de longs siècles, empêcha la religion et la civilisation chrétiennes d'y pénétrer !

Mais c'est en vain que les peuples ou les individus s'entourent d'obstacles pour échapper à la bienfaisante influence de la grâce : tôt ou tard il leur faut subir le divin joug de Celui qui dispose tout avec force et suavité et, au temps marqué, sait les atteindre dans leurs derniers retranchements. Après avoir été si longtemps fermée à la lumière de l'Évangile, la Corée allait enfin voir se lever sur elle l'aurore de la vérité et du salut.

Deux jeunes gens de noble famille furent les instruments choisis, dont Dieu daigna se servir pour éclairer cette pauvre nation. Adonnés à l'étude dès leur enfance, tout deux s'étaient acquis une grande réputation de sagesse et de science. L'un, nommé Seng Houn J, avait à peine vingt ans. Il avait déjà passé plusieurs brillants examens, et conquis le grade de docteur. Son père avait successivement occupé des emplois honorables dans le gouvernement : le fils pouvait dès lors aspirer à de plus hautes dignités. L'autre, Piek J, un peu plus âgé que lui de quelques années, n'était pas de famille aussi distinguée par les honneurs et les charges, mais il était néanmoins d'égale noblesse. Sa réputation de savant était plus grande encore que celle de son ami, et il avait un insatiable désir d'étendre ses connaissances déjà si admirées.

Piek J avait lu tous les écrits des philosophes, examiné

tous leurs systèmes et étudié avec grand soin tous les livres sacrés de son pays. Son cœur toutefois n'était point satisfait et son esprit naturellement droit le poussait sans cesse à chercher des réponses vraiment satisfaisantes aux doutes qui le préoccupaient. Aussi le voyait-on souvent solliciter, tantôt dans les épanchements intimes de l'amitié, tantôt dans des discussions plus solennelles, la lumière qui pût dissiper les obscurités dont son âme se sentait remplie.

Précisément à cette même époque, parmi les plus intelligents lettrés coréens, un certain mouvement religieux commençait à s'opérer. Quelques-uns d'entre eux avaient accompagné les ambassades annuelles à Pékin, d'où ils avaient rapporté différents livres de philosophie et de religion sur lesquels ils aimaient fort à disputer. Un jour de l'hiver 1777, Piek J apprit qu'ils s'étaient donné rendez-vous à une pagode isolée dans les montagnes, pour y conférer tout à leur aise et, sans craindre les indiscretions, débattre les grandes questions de l'âme, de sa nature, de sa destinée et examiner les différents systèmes de religion qu'ils connaissaient. A cette nouvelle, malgré la rigueur de la saison, Piek J s'arme d'un bâton ferré, et, seul, il s'enfonce dans les sentiers remplis de neige de là montagne, et, méprisant le danger des bêtes féroces et la dureté du climat de la saison, il finit, après bien des fatigues, par atteindre, au milieu de la nuit, une pagode habitée par des bonzes. Il avait fait fausse route dans l'obscurité et l'autre pagode où étaient assemblés les lettrés, se trouvait sur le versant opposé de la montagne. Sans songer à la fatigue de sa longue marche, après quelques instants de repos, il se fait donner des guides et, sur l'heure même, il continue sa route.

Ses amis ne l'attendaient guère à un moment si avancé de la nuit ; aussi son arrivée imprévue et subite les effraya-t-elle un peu, car ils se crurent un instant surpris par la police. Une joie bruyante succéda bientôt à cette panique passagère et l'aube naissante les trouva encore dans les épanchements du bonheur et l'entrain de leurs discussions amicales. Dix jours se passèrent ainsi à examiner et discuter soigneusement tous les systèmes connus de philosophie et

de religion. Chacun, dans ces conférences, apportait ses arguments appuyés sur les livres où il les avait puisés. Par hasard il se trouva que, dans ces livres apportés de la Chine, étaient semés quelques fragments de la doctrine chrétienne, pillés sans doute dans nos livres de religion par les philosophes de la Chine. Ce fut la lumière pour ces cœurs droits, généreux. Ravis du peu qu'ils peuvent découvrir du christianisme, ils se promirent en se séparant de conformer désormais leur conduite aux préceptes de cette doctrine.

Fidèle donc à sa résolution. Piek J, de retour à sa maison, change complètement tous ses anciens usages religieux. Le voilà qui se prosterne, chaque jour, pour adorer le Créateur du monde ; il observe le septième jour de la semaine, fait pénitence, réforme ses mœurs ; en un mot, il tâche, en tout, de se conduire, d'après ce qu'il avait pu saisir dans les conférences de la pagode. Un tel genre de vie devait attirer l'attention de tous ; les uns blâmèrent, les autres apprécièrent différemment une conduite si extraordinaire. Tel était Piek J avant sa conversion : âme vraiment d'élite et toute préparée à recevoir la divine lumière de la vérité.

La divine Providence, quelques années après, combla enfin ses ardents désirs d'une manière inattendue. C'était l'époque d'envoyer à Pékin l'ambassade annuelle. Cette année, 1783, son ami, Ni Seng Houu J, devait en faire partie. L'occasion tant désirée se présentait donc, de tirer de la Chine, d'une manière tout à fait sûre, et les livres, et les enseignements qui lui manquaient sur la vraie religion.

Dès qu'il eut appris cette bonne nouvelle, Piek J accourut chez le futur ambassadeur, pour le féliciter de son bonheur. Puis, lorsqu'il lui eut parlé, avec entraînement, de tout ce qu'il savait déjà du christianisme, il l'engagea vivement, à mettre à profit son voyage pour s'instruire davantage.

« Vois donc, lui dit-il, dans son ardeur, ton voyage à Pékin n'est-il pas providentiel ? Pour moi, j'en suis certain, le divin Maître du Ciel a enfin pitié de nous, puisqu'il te choisit entre tant d'autres, pour que tu puisses t'éclairer toi-même, et nous instruire ensuite. Lorsque tu seras arrivé dans la grande ville, cours, je t'en prie, au temple des

Européens ; ils possèdent, eux, la vérité. Interroge ces grands docteurs de l'Occident, approfondis toutes les questions, instruis-toi dans tous les détails de leur doctrine, et rapporte-nous aussi tous les livres nécessaires. Encore une fois, songes-y bien ; la vie et la mort, la grande affaire de notre éternité, est entre tes mains. »

En quittant son ami, le zélé jeune homme ajouta encore :

« Va, mon cher, et dans cette circonstance, je t'en prie, n'agis pas à la légère. »

Cette dernière recommandation, faite sans doute d'un ton amical, dénotait chez Piek J l'ardeur de ses désirs, mais aussi, une certaine dose de méfiance, que lui inspirait, assez légitimement, l'enthousiasme sincère, mais un peu à la surface de son ami, que ne distinguait pas du reste, une volonté ferme et persévérante.

De Séoul, capital de la Corée, à Pékin, on compte trois cents lieues. Tous les ans, une ambassade solennelle, composée de grands personnages coréens, entreprend ce long voyage, pour transmettre les présents et les souhaits du roi de Corée à son suzerain. Autrefois, le tribut annuel payé par la Corée à la Chine était très considérable et très humiliant. Peu à peu, elle a su s'en affranchir, en sorte, qu'aujourd'hui, le tribut *annuel* se réduit à un échange officiel de présents, entre les deux souverains. L'ambassade coréenne rapporte encore de Pékin le calendrier chinois, obligatoire pour tous les sujets et tributaires de l'empire, sous peine de mort. Outre les nobles personnages qui font partie de ces ambassades, une suite très nombreuse d'interprètes et de domestiques l'accompagne. et même il y a toujours un certain nombre de marchands assez adroits pour acheter la permission de s'y adjoindre sous un prétexte ou sous un autre ; mais, en réalité, pour faire un commerce très lucratif. Chacun est muni d'un passeport très détaillé, qu'il doit présenter à la frontière et sans lequel il n'est permis à personne de la franchir.

Aux approches de l'an 1784 Seng Houn J se mit donc en route, avec la grande caravane, pour la Chine. Au bout de trois mois de marches très pénibles, sur les mauvais che-

mins de la Corée et à travers les plaines glacées de la Mandchourie, les voyageurs faisaient leur entrée solennelle dans la capitale de l'Empire du Milieu. Leur costume national et leur tête dépourvue de la longue tresse chinoise, étaient, naturellement, des sujets d'étonnement, pour les citoyens civilisés de la grande ville.

\* \* \*

Seng Houn J était de nouveau au milieu de ses amis en Corée, au printemps de 1784. et, avec l'enthousiasme d'un jeune voyageur, leur faisait une description détaillée des merveilles qu'il lui avait été donné d'admirer dans ce long voyage. Piek J, accouru l'un des premiers, fut au comble de la joie, en recevant de son ami les livres tant désirés de la religion chrétienne. Afin de les étudier plus à loisir, il se retira quelque temps dans la solitude. Là, le travail de la grâce s'achève dans son esprit et dans son cœur. Eclairé par la simple exposition des dogmes du christianisme, il n'eut bientôt plus qu'un désir, se faire baptiser et partager sa joie avec tous ses concitoyens en leur annonçant la bonne nouvelle.

L'exemple de son ami Seng Houn J l'entraînait aussi. Profitant de son séjour à Pékin, le jeune lettré y avait visité l'évêque des missionnaires ; après de sérieuses réflexions, la grâce touchant son cœur, avec le consentement de son père, il reçut le baptême. Saluant en lui les fondements d'une nouvelle Eglise, le prêtre lui avait donné le nom du premier des apôtres, la pierre fondamentale de l'Eglise de Jésus-Christ.

Transporté par la lecture de ces livres si simples et cependant si profonds, qui étaient le contrepois des doctrines contradictoires et embrouillées des livres sacrés de son pays, Piek J se mit à prêcher quelques-uns de ses amis. Ses raisonnements, puisés dans ces ouvrages sérieux, étaient clairs et inattaquables. Son éloquence naturelle embellissait ses discours, et son zèle pour la vérité lui gagnait peu à peu des disciples. Sûr du succès, s'il parvenait à convertir quel-



ques puissants lettrés regardés comme des oracles par leurs concitoyens, il se tourna vers eux dans l'espoir de trouver en leurs personnes un appui décisif à la nouvelle doctrine. Plusieurs se sentait déjà fortement ébranlés, presque convaincus même, et approuvaient la religion de Piek J. D'autres, pour différents motifs, lui opposaient des objections sans valeur devant les réponses péremptoires de l'éloquent docteur, et se retiraient le cœur blessé à la vue de leur science et de leur réputation de sages mise en danger. Ils résolurent donc d'amener plusieurs docteurs des plus fameux à se mesurer avec Piek J pour le retirer de ses nouveautés qui séduisaient déjà beaucoup d'esprits droits. Pendant trois jours ils discutèrent avec lui dans une conférence très solennelle ; mais ce fut pour le triomphe de la vérité. Car toute leur science et leur ardeur n'aboutirent qu'à montrer à tous la supériorité de Piek J. « Lui, en effet, ajoutent les relations coréennes, toujours d'accord avec lui-même, dans ces joutes de l'esprit, n'avait rien sans le prouver. Sa parole claire et lucide portait partout la lumière : son argumentation brillait comme le soleil, frappait comme le vent et tranchait comme le sabre. »

\* \* \*

Il y avait alors un célèbre docteur nommé Kouen, l'aîné de cinq frères tous remarquables par leur grande science. C'était lui qui avait été le promoteur des fameuses conférences de la pagode, dont nous avons parlé plus haut. Piek J désirait vivement le gagner. Il alla donc le trouver chez lui et fit briller avec tant de charmes la vérité aux yeux du célèbre docteur, qu'il le laissa convaincu complètement. Celui-ci toutefois, craignant l'opinion, sans doute, ne voulut pas encore se déclarer ouvertement pour la nouvelle doctrine. Son troisième frère fut plus courageux, et se décida à mettre sur-le-champ sa conduite d'accord avec ses convictions. Il demanda donc le baptême et résolu de se dévouer, avec Piek J, à la prédication de l'Évangile.

Leur ami commun Pierre Seng Houn J versa lui-même

L'eau sainte sur la tête des deux nouveaux apôtres. Piek J, comme un autre précurseur, avait préparé l'œuvre de la conversion de la Corée : il prit le nom de Jean-Baptiste au baptême. Kouen, qui désirait se donner tout entier à la prédication de la vérité, prit saint François Xavier pour son modèle et son patron. Leur exemple, appuyé des plus vives sollicitations auprès de leurs parents et de leurs amis, fut bientôt suivi d'un grand nombre. La vérité se répandit de proche en proche ; les nouveaux disciples, devenus apôtres à leur tour, annonçaient à tous la bonne nouvelle avec la double autorité de leur noblesse et de leur grand renom de lettrés et de savants.

\* \* \*

Parmi ceux qui furent baptisés par Xavier Kouen, était un jeune homme venu de la province de Nai-Po pour étudier sous un si savant maître. Après avoir reçu de lui, avec le bienfait de la science, celui de la religion, Louis de Gonzague Ni, le nouveau converti, partit aussitôt pour travailler à la conversion de sa propre famille et de ses concitoyens du Nai-Po. Ainsi fut fondée dans cette province une belle chrétienté qui devait plus tard s'illustrer par sa ferveur et le grand nombre de ses martyrs. Comme l'étincelle dans la paille, la nouvelle doctrine faisait de rapides progrès, et en peu de temps gagna toutes les provinces voisines de la capitale, suscitant partout de vives oppositions, mais trouvant aussi partout, la sympathie des âmes droites.

\* \* \*

Dieu permit en ce temps que la religion annoncée par ces zélés néophytes fût en butte à de violentes contradictions, pour montrer à ceux qui réfléchissaient que cette œuvre n'était point de l'homme, mais la sienne. L'arbre de la foi, dès qu'il a pris racine, a besoin, pour grandir et se développer rapidement, d'être secoué et agité par le vent des persécutions. Alors seulement il enfonce plus profondément

ses racines dans le cœur des peuples et défie la fureur des passions des hommes.

A la cour on avait parlé déjà depuis longtemps de la nouvelle religion. Le roi, assis alors sur le trône de Corée, aimait beaucoup les lettres et la science ; aussi, bien qu'il fût très attaché aux superstitions nationales, il n'avait pas voulu cependant condamner le christianisme sans aucun examen. Mais en Corée, plus que dans d'autres pays même civilisés, le roi n'a d'autorité que celle que lui laissent de tout-puissants ministres ; aussi de la cour partent souvent des ordres qui sont loin d'être l'expression de la volonté royale.

Dès le début, plusieurs grands personnages avaient disputé avec Piek J et ne s'étaient pas tirés avec honneur des arguments serrés du vaillant défenseur du christianisme. Leur vanité de savants en avait été froissée ; nulle part l'homme n'est insensible à la moquerie ou au rire. Des rancunes politiques et des rivalités de famille aidant, il n'en fallait pas davantage à ces puissants adversaires pour condamner, dès lors, la doctrine nouvelle et surtout ceux qui la prêchaient. Ensuite le christianisme faisait trop bon marché des traditions des ancêtres, ne voulait tolérer aucun culte avec celui du vrai Dieu, pas même celui du grand philosophe chinois Confucius, ou ceux des autres sectes approuvés ou rejetés indifféremment par les lettrés. Une semblable intolérance, un si grand mépris à l'endroit de tant de préjugés, précieux héritage de leurs ancêtres, froissait trop les esprits étroits pour qu'elle n'excitât bientôt la haine et la rancune de pareils ennemis.

Afin d'arrêter tout court la doctrine chrétienne dans ses progrès, le précepteur du roi lança une circulaire violente dans laquelle ce savant homme démontrait la fausseté du christianisme et le condamnait solennellement. Il terminait cette pièce en exhortant chacun à rompre avec ces êtres corrompus qui venaient attaquer le culte des ancêtres pour y substituer cette religion perverse et contre nature. Dès lors, le puissant philosophe aurait bien voulu pouvoir ajouter à tout cela des arguments plus péremptaires et user de moyens plus radicaux à l'égard des nouveaux convertis. Il

n'osa pas cependant aller plus loin pour le moment : la puissante influence et la haute considération dont la plupart d'entre eux jouissait auprès du peuple le firent incliner vers la modération à leur égard, du moins pour le moment.

Mais bientôt, changeant de conduite, il résolut de sonder l'opinion publique en même temps que d'effrayer les néophytes par un coup d'éclat.

\* \* \*

Il y avait un an à peine que l'Évangile avait pénétré en Corée, quand, sur l'ordre du ministre des crimes, qui secondait les vues hostiles du précepteur du roi, on arrêta pour motif de religion un interprète de la cour, nommé Thomas. Cet homme courageux, converti récemment, ne cachait sa foi à personne et ne se gênait point pour proclamer publiquement la nécessité de devenir chrétien.

Amené devant le Tribunal, on le somme de renoncer à ses coupables erreurs ; on lui applique même la torture et il est frappé cruellement. Mais rien n'ébranle le courageux Thomas. Soutenu par la grâce, il résiste à toutes les sollicitations aussi bien qu'aux mauvais traitements des bourreaux. Dans le même temps, François-Xavier Kouen apprend ce qui se passe ; il accourt au prétoire avec d'autres chrétiens et prend hautement la défense du pauvre néophyte : « Quel est donc le crime de cet homme, s'écrie-t-il, en s'adressant aux juges ? Est-ce parce qu'il est chrétien que vous l'avez ainsi traité. Dans ce cas, nous aussi, nous méritons les mêmes châtimens, car nous sommes chrétiens comme lui. »

Le juge sut cependant se contenir ; il recula devant François-Xavier Kouen et ses puissants amis. Mais, au fond du cœur, il leur voua une haine implacable. Thomas, roué de coups, fut envoyé en exil où il succomba bientôt à ses blessures. Telle fut la fin de ce vaillant chrétien, premier anneau de cette longue chaîne de martyrs, qui devait unir d'une manière impérissable l'Église naissante de Corée à la Mère spirituelle de tous les chrétiens, la sainte Église catholique !

La fin cruelle de Thomas produisit jusqu'à un certain point l'effet que se proposait le ministre et glaça d'effroi les cœurs faibles. Habitues à regarder les ordonnances royales comme des oracles, les Coréens ne purent s'empêcher sinon d'approuver la conduite du ministre, du moins d'en redouter la colère. Les parents et les amis des nouveaux chrétiens, par un sentiment d'affection naturelle, s'efforcèrent par les prières et par les menaces de les retirer d'erreurs si fatales et si pleines de périls pour leurs personnes. Si, alors, la petite Eglise de Corée put être fière du courage d'un certain nombre de ses enfants, elle eut malheureusement aussi à déplorer bien des faiblesses et même de scandaleuses défections.

Jusqu'à ce temps Piek J et Seng Houn J avaient travaillé tous deux avec beaucoup de zèle pour la propagation de la religion et apparaissaient aux yeux de tous comme les deux colonnes de l'Eglise de Corée. Et cependant tous deux ils faiblirent les premiers, juste punition d'un secret orgueil, dit-on, ou d'une misérable ambition ! Egaré par la crainte de voir son fils enveloppé dans la persécution qui menaçait tous les chrétiens, le père de Piek J vient le supplier de rompre avec eux, le menaçant en cas de refus de se donner la mort sous ses yeux. Piek se troubla devant ce spectacle si affligeant pour son amour filial ; et lui, autrefois si courageux et si ardent dans ses opinions, il hésita et balbutia quelques paroles d'apostasie. Sans doute son cœur n'était point d'accord avec ses lèvres, car aussitôt il tomba dans une tristesse mortelle. Pour accroître ses remords, il put voir ceux qu'il avait convertis, s'éloigner de lui, et, quelques années après, abandonné de tous, il mourut misérablement de la peste.

Daigne la divine miséricorde, qui avait opéré de si grandes choses par cet infortuné, lui avoir touché le cœur avant sa mort, comme plusieurs l'attestèrent et son désespoir peut le laisser aussi présumer !

\* \* \*

Pierre Seng Houn J eut un sort encore plus lamentable

Il avait un frère qui l'avait toujours persecuté dans sa foi et qui alors redoubla ses sollicitations pour la lui faire abandonner. D'un autre côté l'ambition et le désir de hautes dignités tentèrent ce caractère déjà si inconstant de sa nature. Lorsqu'il vit que les faveurs de la cour s'éloignaient des chrétiens, il renonça publiquement au christianisme. Puis il retourna auprès de François-Xavier Kouen pour le quitter de nouveau et, afin de consommer son apostasie, il brûla ses livres et ses objets de religion. Il alla plus loin, car, pour se laver, aux yeux des païens, du crime d'avoir été chrétien, il publia partout sa lâche désertion.

Et cependant Dieu dans sa miséricorde infinie lui tendit une dernière fois une main secourable. Quoi qu'il eut fait pour se disculper, certains ennemis implacables ne lui avaient point pardonné sa foi et son zèle passés pour la religion chrétienne. Quinze années après, ils saisirent l'occasion d'une persécution générale, pour se venger de lui, et obtinrent qu'il fût arrêté sous prétexte de religion. Confondu malicieusement par ses ennemis avec de fervents chrétiens, il fut jugé avec eux et condamné pour le même *crime*.

Magnifique et dernière occasion, que Notre-Seigneur offrait encore à cette âme faible, de réparer par un mot ses apostasies réitérées, et de regagner ainsi, d'un seul coup, tous ses mérites perdus ! Chrétien ou non, il lui fallait mourir inévitablement. Un regret sincère, un simple acte d'amour de Dieu, à ce moment suprême, tournait en triomphe l'horrible supplice auquel il lui était impossible d'échapper. Hélas ! lui, le premier chrétien de Corée, lui, qui avait apporté la foi à ses frères, il marche à la mort avec les martyrs, sans être martyr : condamné et exécuté comme chrétien, il mourut en renégat.

Mort épouvantable, qui fit trembler les païens eux-mêmes ; fin désastreuse, qui doit nous rappeler à tous, que notre foi, si elle ne s'appuie sur Dieu, est renfermée dans des vases bien fragiles, et que, même ceux que Dieu choisit pour annoncer sa parole, doivent toujours partager l'humble frayeur du grand apôtre : « *Ne forte postquam aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* » Que je ne devienne pas moi-même un réprouvé, après avoir prêché aux autres !

Ainsi, pour implanter la foi en Corée, en se servant de voies si merveilleuses, Dieu nous montre admirablement, que tous les moyens sont bons à sa toute-puissance, pour exécuter les desseins de sa miséricorde, tandis que personne ne doit se regarder comme un instrument nécessaire à ses œuvres divines. Il se sert de païens pour prêcher l'Évangile dans ce pays, revêt leurs discours de l'éclat de la science et de la sagesse humaines, et leur prête, pour un temps, l'appui des nobles et des puissants. Au lieu de rapporter à l'auteur de tout don parfait l'honneur de leurs succès, à peine ces apôtres d'un jour ont-ils jeté un regard de vaine complaisance sur ce qu'ils croient leur œuvre, que Dieu se retire d'eux. Ils tombent avec ignominie, et de plus humbles qu'eux prennent leur place. Libre désormais de l'appui de ces bras de chair qui se croyaient ses soutiens nécessaires, l'œuvre de Dieu multiplie ses progrès, et forte dans son apparente faiblesse, elle gagne plus aisément les petits et les pauvres qui sont plus près du royaume des cieux! «*Infirma mundi elegit Deus ut fortia quæque confundat.*» Dieu a préféré se servir de ce qu'il y a de plus faible dans ce monde, afin de confondre les puissants. (I. Cor., I, 27).

## CHAPITRE II

### PREMIERS MARTYRS

---

*Habet enim et Sanctorum sanguis  
suam vocem quæ non per aures audi-  
tur, sed occidentium conscientiam  
invadit.*

(S. CHRYS., *hom. in festo SS.  
MM. Juventini et Maximi.*)

Le sang des martyrs, lui aussi, en effet, est une prédication qui ne frappe point les oreilles sans doute, mais qui pénètre jusqu'à l'âme des bourreaux.

Cependant, à cause des circonstances difficiles où l'on était, le besoin d'avoir de véritables pasteurs se faisait sentir chaque jour de plus en plus. Se voyant dans l'impossibilité de communiquer avec l'évêque de Pékin et comprenant la nécessité des pasteurs réguliers, sans se douter de l'origine surnaturelle du sacerdoce catholique, ils résolurent d'y suppléer selon leurs faibles moyens. Dans une grande assemblée, François Xavier Kouen, qui s'était toujours montré le plus courageux dans la foi et le plus savant dans les questions de religion, fut nommé évêque; Louis de Gonzague et quelques autres furent élus prêtres. Chacun reçut en partage un district à évangéliser et, dès lors, ils commencèrent à exercer toutes les fonctions sacerdotales autant que pouvait le leur permettre leur science assez bornée des choses saintes. Ce clergé improvisé se mit donc à baptiser, à confirmer, à confesser et à célébrer les saints Mystères. Ainsi, pendant plusieurs années, il s'acquitta de toutes ces fonctions sacrées avec un zèle désintéressé et à la satisfaction générale.



C'était merveille de voir même les nobles coréens se soumettre comme les derniers du peuple à l'autorité et aux pénitences quelquefois très humiliantes que leur imposaient ces ministres prétendus. Il va sans dire que, à part le baptême, les autres sacrements administrés par des mains profanes n'avaient aucune valeur.

Qui cependant n'admirerait la simplicité et la ferveur de ces pauvres néophytes ? Qui ne serait touché à la vue des grands efforts que ces vaillants lettrés, sortis à peine des ténèbres du paganisme, tentaient avec tant d'énergie contre le mauvais vouloir des hommes et dans l'abandon universel où ils se voyaient réduits ? Leur ignorance de la nature divine et de la perpétuité hiérarchique du sacerdoce dut les excuser devant Dieu, d'en avoir usurpé les fonctions sacrées. Ils n'avaient, du reste, que sa gloire en vue et c'était pour lui plaire qu'ils échangeaient leur titre de maître de science avec celui de maître de religion.

Sur ces entrefaites, une nouvelle ambassade pour la Chine se préparait à quitter la Corée. François-Xavier Kouen, l'évêque de ce singulier clergé, avait depuis quelque temps des doutes sur la validité de son titre et de ses fonctions. L'étude plus attentive de certains passages des livres de religion l'avait plongé dans l'incertitude et il résolut de s'éclairer à ce sujet. Il envoya donc à l'évêque de Pékin une longue lettre dans laquelle, après lui avoir exposé sa conduite passée, il lui demandait aussi la solution de plusieurs cas très embarrassants, vu l'ignorance des pasteurs et des ouailles.

Un jeune homme de noble famille nommé Ioun, qui étudiait depuis peu la religion, s'offrit de porter la lettre de Xavier Kouen à l'évêque de Pékin. Elevé jusque-là dans la délicatesse d'une maison noble, Ioun, afin d'accomplir son dessein, s'abassa jusqu'à solliciter l'emploi de domestique auprès d'un des membres de l'ambassade. Il suivit ainsi, au prix des plus grandes fatigues, la caravane à pied, malgré sa jeunesse, et trouva heureusement la maison des missionnaires de Pékin.

Au récit de ce bon jeune homme, l'évêque et ses mission-

naires bénirent la miséricorde divine qui avait accompli en Corée de si grandes choses avec de si faibles moyens. Aux questions de la lettre de Xavier, l'évêque répondit en détail ; il le blâmait naturellement de s'être attribué l'autorité spiriuelle, et il lui ordonnait de quitter les fonctions sacrées qu'il exerçait sans valeur.

Ioun fut récompensé à Pékin même de son dévouement à la cause de la foi. Il acheva de s'instruire pendant son séjour à la capitale, et y reçut les sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie. Fortifié par la bénédiction de l'évêque et sa promesse d'envoyer un prêtre au plus tôt prendre soin de ces nouveaux fidèles, Paul Ioun reprit joyeusement la route de son pays. Les ordres si clairs de Pékin furent reçus avec soumission, et le clergé national de la Corée disparut devant la lettre du pasteur légitime.

Paul Ioun retourna cette année encore à Pékin à l'occasion d'une autre ambassade, afin de solliciter plus vivement l'évêque d'envoyer des prêtres en Corée. On était malheureusement à l'époque de la Révolution française, en 1790. Les bouleversements politiques avaient tué dans leur germe bien des vocations apostoliques et tari les aumônes destinées aux missions. A Pékin, le gouvernement chinois persécutait la religion, et il était impossible à l'évêque, malgré ses désirs, d'aller à la conquête d'une nouvelle mission, quand il ne pouvait plus fournir de prêtres à ses anciens chrétiens. Toutefois Paul Ioun, comme un gage de la bonne volonté du prélat, reçut des ornements sacrés et tout ce qui était nécessaire au saint sacrifice, avec l'ordre de tout tenir prêt pour l'entrée secrète d'un prêtre. Bien grande fut la joie de ces pauvres néophytes à la vue de ces objets, et ils bénirent Dieu d'avoir pris leur sort en pitié,

\*  
\* \* \*

Avant de leur accorder la faveur tant désirée d'un prêtre, Dieu leur envoya encore une terrible épreuve. En Corée, il y a plusieurs religions reconnues ou du moins tolérées par le gouvernement. Confucius et Bouddha ont des tem-

ples, ainsi que d'autres philosophes en honneur parmi les lettrés, qui, du reste, suivent aveuglément toutes les erreurs du Céleste Empire. Quant aux gens du peuple, dans la pratique, leur religion se réduit à quelques superstitions puériles et au culte des ancêtres. L'amour des parents pendant leur vie et la vénération pour leur mémoire poussés jusqu'à l'exagération, telle est la perfection proposée à tous les enfants, et telle est aussi à peu près toute la religion des Coréens. Aussi, à l'occasion de l'enterrement de leurs parents, il n'est point de dettes qu'ils ne contractent, point de dépenses qu'ils ne fassent pour relever la pompe de leurs funérailles et leur donner tout l'éclat possible. A la mort d'un parent, on s'empresse de fabriquer une planchette dans laquelle est censée venir résider l'âme du défunt. Cette tablette sacrée doit être faite d'un bois tout spécial. « Avant d'avoir été coupé, il ne doit avoir entendu ni le chant du coq, ni l'aboïement du chien. » Faite de ce bois extraordinaire, la tablette peinte en blanc reçoit les noms, titres et qualités du défunt. De petits trous pratiqués sur les côtés permettent à son âme d'y entrer et d'y séjourner. Une salle de la maison est destinée à ces tablettes des ancêtres, devant lesquelles, tous les jours, on vient se prosterner et offrir un peu de riz, du tabac ou de l'encens. A la quatrième génération seulement, on enterre toutes ces tablettes et leur culte cesse définitivement.

Dans l'été de 1791, un courageux néophyte, Paul Ioum Tsi-t'siong-i, perdit sa mère. En bon fils, il la pleura sincèrement, mais en courageux chrétien, il se refusa à toutes les superstitions païennes qui accompagnent les funérailles. L'évêque de Pékin avait clairement réglé cette grave question dans sa lettre à Xavier Kouen. Les tablettes des ancêtres et d'autres pratiques superstitieuses y étaient sévèrement prohibées par le prélat. C'était imposer un sacrifice bien pénible aux Coréens ; c'était les toucher, pour ainsi dire, à la prunelle de l'œil que de condamner des usages si universels et consacrés par la pratique des siècles passés. Aussi plusieurs chrétiens, jusque-là peu instruits, furent atterrés par cette défense de l'évêque. Mais Paul était trop

fervent pour hésiter un instant dans cette circonstance, et en dehors de funérailles dignes du rang de la défunte, il s'abstint de toute pratique superstitieuse sans se soucier de l'opinion.

La conduite du courageux jeune homme fut un scandale pour tout le pays. En voyant son mépris des coutumes reçues, les païens poussèrent de telles clameurs contre ce fils dénaturé que le mandarin se vit obligé d'examiner cette grave affaire. C'était une occasion favorable pour le ministre des crimes d'assouvir enfin sa haine si longtemps comprimée contre les chrétiens. Dès qu'il eut entendu parler du crime de Paul, il le fit arrêter avec son cousin Jacques Kouen. Une visite domiciliaire mit au jour un autre attentat non moins abominable des deux cousins. La boîte où devaient être renfermées toutes les tablettes de leurs ancêtres était vide et on disait qu'ils les avaient brûlées. Les derniers châtimens ne devaient-ils pas punir la froide impiété de ces fils coupables ?

Laissons ici Paul nous raconter lui-même le détail des interrogatoires qu'il eut à subir. Ils feront connaître assez bien les idées du peuple coréen sur le culte des ancêtres et leurs absurdes préjugés contre la religion chrétienne.

Vers le soir du vingt-sixième jour de la dixième lune (1791), Paul Ioun Tsi-t'siong-i arriva à la préfecture de Tsin-san et, aussitôt après le souper, il fut cité devant le mandarin.

« — En quel état te vois-je, s'écria-t-il, et comment en es-tu arrivé là ?

« — Je ne comprends pas très bien ce que vous me demandez, répondit-il.

« — Je dis qu'il circule contre toi des bruits étranges. Se pourrait-il qu'ils soient fondés ? Est-il vrai que tu sois perdu dans les superstitions ?

« — Je ne suis nullement perdu dans les superstitions, il est vrai que je professe la religion du Maître du ciel.

« — Et n'est-ce point là une superstition ?

« — Non, car c'est là la véritable voie.

« — Dans ce cas, tout ce qui s'est pratiqué de tout temps

jusqu'à ce jour par les plus grands hommes, tout cela n'est donc que mensonge ?

« — Dans notre religion, un de nos commandements défend de juger et de condamner autrui. Pour moi, je me contente de suivre la religion du Maître du ciel sans faire de comparaison et sans songer à critiquer personne.

« — Mais tu refuses d'offrir des sacrifices aux ancêtres, tandis que même certains animaux, dit-on, savent faire des sacrifices et manifester de la reconnaissance envers les auteurs de leurs jours : à plus forte raison, l'homme doit-il en agir ainsi. N'as-tu point lu le passage de Confucius, où il est dit : « Celui qui pendant la vie de ses parents, les a servis selon toutes les règles ; qui, après leur mort, a fait leurs funérailles et offert les sacrifices prescrits par les rites, celui-là seulement peut dire qu'il a de la piété filiale. »

« — Tout cela, dis-je alors, n'est point écrit dans la religion chrétienne.

« — Quel dommage ! Depuis tant d'années ta famille jouissait d'une réputation sans tache, qui est arrivée jusqu'à toi : la voilà entièrement ruinée ! Toi-même, n'avais-tu pas la réputation d'un lettré plein de talents ? Mais ton esprit frondeur et léger t'a poussé à abandonner le culte de tes ancêtres. Toutefois tout n'est pas encore absolument perdu. De grands hommes, dans le passé, sont revenus de leurs erreurs. Si donc tu le veux, dès maintenant, songe à marcher sur leurs glorieuses traces.

« — S'il y avait possibilité pour moi de changer, je ne serais point venu jusqu'ici.

« — Il n'y a donc rien pour te faire changer de sentiments ? Pour moi, je ne veux ni décider de ton sort, ni t'interroger davantage. Arrivé devant le tribunal criminel, tu auras à rendre compte de ta conduite. Ce corps que tu as reçu de tes parents, tu veux donc follement lui faire subir des supplices et la mort !

« — Pratiquer la vertu au prix des supplices et de la mort, est-ce donc là manquer de piété filiale ? Vous aviez arrêté mon oncle, comme caution pour moi : dès que j'ai appris son arrestation, ne suis-je point venu me livrer de moi-même

entre vos mains ? Encore une fois, est-ce là manquer à la piété filiale ? »

Pour toute réponse, le mandarin fit mettre à la cangue le courageux confesseur. La cangue est une espèce d'échelle longue de sept à huit pieds, au travers de laquelle on fait passer la tête du criminel, et qui repose ainsi sur ses deux épaules. Quelquefois elle a la forme d'une table ronde ou à peu près ; on y pratique des trous pour y serrer le cou et les mains ainsi condamnés à une immobilité très fatigante. Jour et nuit, le pauvre patient porte sur ses épaules meurtries par le frottement continu, cet horrible instrument de torture qui l'incommode et le prive de repos dans toutes les positions de son corps.

Deux jours après, Paul était réuni à son cousin Jacques Kouen, dans la même prison. En vain le mandarin s'efforça de les surprendre dans ses interrogatoires et de les amener à ses idées :

« — Quelle folie est donc la vôtre, leur disait-il ? Abandonner la doctrine des lettrés, fuir la voie des plaisirs et s'attirer ainsi à soi-même de grands malheurs, qu'est-ce donc que cela signifie ? »

Mais toutes ces exhortations furent inutiles et le mandarin, d'après la loi, expédia les deux courageux cousins au Tribunal des crimes de leur province.

Le 29, au chant du coq, ils étaient en route. A la chute du jour, ils rencontrèrent les satellites du Tribunal criminel qui venaient les chercher. De nombreux valets du prétoire étaient sur pied et s'avançaient en poussant de telles clameurs et en faisant un tel vacarme que la capture des deux confesseurs ressemblait à celle d'insignes voleurs.

On les conduisit à la préfecture, en dehors de la porte du Sud, et, comme les ténèbres étaient déjà complètes et la nuit avancée, on alluma des torches.

Le juge criminel, après leur avoir demandé leurs noms et prénoms, leur dit :

« Connaissez-vous le crime dont vous êtes accusés ? »

« — J'ignore, répondis-je, ce dont il est question. Notre gouverneur nous ayant envoyés au juge, nous sommes ve-

nus sur son ordre et, contre toute attente, nous avons été en route saisis comme des voleurs.

« — Quelles sont vos occupations habituelles ?

« — Je me livre à l'étude de la religion. »

Ensuite ils répondirent franchement à toutes les autres questions. Peu après, on leur passa au cou une cangue du poids de dix-huit livres ; on leur attacha de plus une chaîne au cou et on fixa leur main droite par un croc contre le bord de leur cangue.

Ils passèrent la nuit dans la chambre des gardiens de la prison, pièce chauffée et séparée des autres prisonniers, tantôt priant, tantôt sommeillant. A la pointe du jour, on les changea de prison et le gouverneur les cita à sa barre l'après-midi.

« — Pourquoi, dit-il, allez-vous vous perdre dans les superstitions ?

« — Nous ne sommes point perdus dans la superstition, répondit Paul.

« — La religion que l'on appelle du Maître du Ciel, n'est-ce point une superstition ?

« — Dieu est le créateur du ciel et de la terre, des anges et des hommes, et de toutes les créatures : le servir est-ce une superstition ?

« — De qui as-tu reçu tes livres ?

« — Je pourrais l'indiquer. Mais quand je reçus ces livres, la défense du roi n'existait pas encore. Celui donc qui me les prêta n'était point coupable. Aujourd'hui qu'il y a défense rigoureuse, si je le désignais, il serait exposé, sans aucune culpabilité de sa part, à de cruels supplices. Comment pourrais-je le déclarer sans enfreindre le précepte qui nous défend de nuire à notre prochain. Donc je ne puis, ni ne veux le dénoncer.

« — Vous êtes tous coupables, vous autres chrétiens, d'un crime que le ciel et la terre ne pourrait contenir. Vous ajoutéz follement foi à des paroles trompeuses ; vous infatuez le monde et débauchez le peuple ; vous détruisez et faussez les relations naturelles de l'homme. C'est une grande impiété. Cependant cette faute est relativement légère. Il est

dit, en effet, dans la dépêche du roi que vous ne faites plus les sacrifices et même que vous avez brûlé vos tablettes pour empêcher les visiteurs de venir rendre leurs devoirs aux défunts. Enfin vous ne rendez pas même à vos parents les honneurs de la sépulture et cela sans rougir et sans vouloir revenir à de meilleurs sentiments. Cette conduite est digne d'une brute. Livrez vos livres et déclarez vos coreligionnaires. Voyons, déclarez tout, et sans rien déguiser. »

L'interrogatoire continua longtemps encore, mais sans qu'on pût arracher rien de compromettant aux vaillants confesseurs. Tous deux répondaient avec douceur et prudence à toutes les questions et réfutaient une à une toutes les charges de l'accusation.

« — Voyons, parmi vous, s'écria à la fin le grand mandarin, il y a certainement des maîtres avec lesquels on discute et que l'on interroge : qui sont-ils ?

« — Dans notre religion, répondit Paul, il n'y a ni maître, ni disciple, comme vous l'entendez ici. A plus forte raison dans ce royaume où personne n'a pu faire autre chose si ce n'est lire et étudier quelques livres. Quel est celui qui oserait se vanter d'avoir approfondi la doctrine et voudrait se donner pour maître ?

« — Quel être étonnant es-tu donc alors pour savoir tant de choses sans avoir appris ?

« — Comme je connais quelques caractères, j'ai lu quelques-uns de nos livres, voilà tout.

« — On prétend aussi que, dans votre religion, vous vous réjouissez de la mort et des souffrances et que vous aimez même la mort violente du glaive ; est-ce croyable ?

« — Désirer de vivre et redouter la mort, sont des sentiments naturels et communs à tous les hommes. Comment pourrions-nous être comme vous le dites ?

Quelques jours après, Paul écrivit, de sa prison, une longue défense de sa conduite et de celle de son cousin. Il faisait en même temps, dans cette lettre, l'apologie de la religion et réduisait à néant les calomnies dont les païens l'accablaient. Le gouvernement appela de nouveau les deux prisonniers à sa barre et les somma vivement de déclarer si



oui ou non, ils avaient brûlé ou enterré les tablettes des ancêtres. Jacques déclara qu'il les avaient enterrées, Paul répondit au gouverneur :

« — Je les ai brûlées et enterrées.\*

« — Si tu les avais honorées comme tes parents, reprit le gouverneur, passe encore de les enterrer ; mais les brûler ! Cela peut-il jamais se faire ?

« — Si j'avais cru, répondit Paul, que c'étaient mes parents, comment aurais-je pu me résoudre à les brûler ? mais, sachant bien qu'il n'y a rien de mes parents, je les ai brûlées. Au reste, qu'on les enterre ou qu'on les brûle, n'est-ce point la même chose, puisque enterrées ou brûlées elles retournent aussi bien en poussière.

« — Si tu étais en Europe, tes paroles pourraient être justes ; mais, dans notre royaume, tu dois être puni selon la loi.

« — Dans notre pays, après cinq générations, tous, même les nobles, enterrent leurs tablettes : les punissez-vous pour cela ?

« — D'après la décision des Saints, c'est à ce terme de cinq générations que finissent pour l'homme les devoirs des parents. »

A ces mots, le gouverneur fit asseoir les deux confesseurs sur la planche à supplice et commanda aux satellites de battre Paul. Il reçut d'abord dix coups.

« — Comment, lui dit alors le gouverneur, toi qui es noble, ne souffrez-tu pas !

« — Et pourquoi ne souffrirai-je pas, répondit Paul ; ne suis-je point de chair et d'os comme vous ? »

On continua à le battre jusqu'au trentième coup, nombre fixe par la loi. Le gouverneur expédia alors son rapport au roi, afin de savoir la peine qu'il fallait infliger à ces endurcis.

(A suivre).